

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1760.



NEUCHATEL,

De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.

—
MDCCLX.





JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1760.



SECONDE LETTRE

*D'un Protestant , employé dans la Mission ;
pour convertir les Juifs.*



EN arrivant , mon cher Ami , dans la ville , où demeuroit le Père de nôtre Rabin , j'ai appris qu'il étoit mort de sa maladie de vieillesse , qu'on l'avoit enseveli honorablement , & qu'il étoit fort regretté de tout le monde. Je n'en suis point surpris. Un homme d'esprit & de mérite , riche d'ailleurs & fort libéral , estimé avec cela de son Prince , & qui ne se servoit de son crédit à la Cour , que pour faire plaisir , dans l'ocasion , à tous les honêtes gens , auroit été , sans contredit ,

le premier home de l'Etat , si son nom & sa qualité de Juif , ne l'eussent éloigné du Ministère. Les Pauvres , non seulement d'entre les Juifs , mais généralement de toutes les Sectes Chrétiennes , ne se lassent point de dire les grandes aumones qu'il leur faisoit. Ils ont pourtant un sujet de consolation , en ce que toute sa famille a hérité de sa générosité , & de ses autres vertus morales. Il a laissé deux fils & deux filles. L'ainé est nôtre Rabin : L'autre habile , & fort heureux dans la Médecine , exerce noblement son art , & visite charitablement tous les pauvres , par préférence même aux riches , qui ne doivent pas le trouver mauvais ; puis qu'ils ont la faculté de se procurer d'autres Médecins. L'ainée des filles est mariée à un Banquier de sa Nation , home riche & d'une probité reconüe : La cadette , d'une compléxion foible & délicate , est résolüe de vivre dans le célibat.

Dès le lendemain de mon arrivée , je suis allé témoigner au Rabin , la part que je prenois à son deuil. Il m'a reçu fort obligeamment , & m'a présenté à toute sa famille , en disant : C'est là le Missionnaire Protestant , dont je vous ai parlé. J'ai remarqué avec plaisir , que ce nom ne les éfarouchoit point : Ils me parurent tous fort sensibles à l'éloge sincère , que je faisois de leur Père , d'après la voix publique. Le Rabin m'ayant pris en-

suite en particulier , m'a dit , que son Père ,
 avant que de mourir , l'avoit chargé de me
 doner un leg de deux cent rixdalers. Et come
 je lui témoignoïis mon grand étonnement , de
 ce que le défunt avoit ainsi étendu sa généro-
 sité jusques sur moi , qui lui étois entière-
 ment inconu : Pardonez moi , m'a-t-il dit,
 il vous conoïssoit de réputation , puis que je
 lui avois dépeint vôtre caractère , en lui fai-
 sant un fidèle récit de nôtre entretien ; sur
 quoi il m'a dit : De quelque Religion que
 soit un home , qui travaille à avancer la
 gloire de Dieu & le salut des ames , on doit
 l'écouter , & lui savoir gré de sa bone inten-
 tion , pourvû qu'il ne cherche à persuader ,
 que par la voie du raisonnement , & tout de
 suite il vous a légué cette petite sòme. Je
 vous en suis très-obligé , lui répondis-je , &
 j'accepte avec reconoïssance ce don , come
 une ofrande , dont le parfum est déjà monté
 jusqu'à Dieu ; mais je vous prie , en même
 tems , de vouloir bien garder entre vos mains
 cet argent , come un dépôt , dont je dispose-
 rai , en faveur de quelque Juif indigent , à
 qui le Seigneur aura ouvert les yeux. Quoi !
 me dit-il alors , voudriez vous tenter , par
 une semblable amorce , quelque misérable
 Juif de se faire Chrétien ? Non certaine-
 ment , lui repliquai-je ; mais si quelqu'un de
 cet ordre , avec conoïssance de cause , fait

profession de reconnoître JESUS pour son Sauveur, & que vos Zélateurs en étant indignez, le renvoient à nous, dans ses besoins, je me ferai un vrai plaisir de lui doner sur vous une assignation, & de vous fournir ainsi l'occasion, de juger par vous même, de sa droiture & de la force des raisons, qui l'auront déterminé à ce changement.

Cette réponse l'ayant satisfait : Que je voudrois, me dit-il, que vous eussiez vû & entendu mon Père, dans ses derniers momens. Réprésentez vous un vénérable vieillard, sur le visage duquel la sagesse étoit encore peinte, aux aproches même de la mort, & qui mettant toute sa confiance en Dieu, témoin de sa bone conscience, tiroit de nos livres sacrés, & du fond de son cœur, les discours les plus touchans : Voilà mon Père. Tantôt il rendoit à Dieu ses humbles actions de graces de ce que, malgré ses grandes imperfections & son indignité, il l'avoit comblé, dans son exil, de tant de faveurs ; qu'il lui avoit même ouvert l'accès auprès d'un gracieux Souverain, qui l'emploia plus d'une fois, & non sans succès, dans des négociations secretes assez importantes ; ce qui le mit en état d'être utile à nôtre Nation, & de détourner divers maux, que nos énemis machinoient contre nous : Tantôt il bénissoit le Seigneur de ce qu'il lui avoit doné une ver-

tueuse Epouse, qui réunissoit en sa personne toutes les perfections du corps & de l'ame, & qui, tant qu'elle avoit vécu, avoit été les délices de ses yeux, l'ame de son conseil, & le bonheur de sa vie. Quelle modestie, disoit-il, quelle simplicité, quelle pureté, quelle régularité dans les mœurs de cette chaste & digne compagne! Quelle grace, quelle sagesse, quels attraits dans ses discours! Quelle grandeur, quelle élévation, quelle sublimité, dans ses pensées & dans ses sentimens, sur la nature & les perfections de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur les charmes d'une vie innocente, sur le bonheur & la gloire qui sont réservés aux justes! Quel éloignement pour tout ce qui avoit la moindre apparence du mal! Quel empressement à saisir les occasions de secourir les nécessiteux! Elle croioit n'avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque bonne œuvre à faire. Elle observoit les démarches de ses domestiques, & ne mangeoit point le pain de la paresse. Que j'aimois à la voir ne rien négliger pour sa petite famille, être attentive à tous vos mouvemens, sourire à vos jeux enfantins, se plaire dans vos embrassemens, & vouloir que je les partageasse avec elle. Mon cher Mari, me disoit elle quelquefois, qu'il nous sera doux de donner ensemble nos soins, à la culture de ces jeunes plantes, & de les élever

dans la piété, pour le service de nôtre Dieu! Helas! elle n'eut pas long-tems la fatisfaction de partager avec moi cette tâche, dont elle se faisoit une si agréable idée. Dans sa dernière grossesse, & dans sa malheureuse couche, elle eut de facheux accidens, dont elle ne pût jamais se remettre, & qui la conduisirent enfin au tombeau. Quelle patience, quelle résignation n'eut-elle pas dans ses maux! Au milieu des plus vives douleurs, il ne lui échapa jamais aucune plainte, ni aucun murmure. Alors je ne vivois pas, & elle me consolait encore. Vous m'aimez trop, disoit-elle. Dieu veut avoir vôtre cœur sans partage: Donez le lui tout entier, & vous trouverez en lui vôtre grande consolation. Quelle fraieur j'avois de la perdre! Quelle joie, quand un bon jour nous faisoit concevoir l'espérance d'une guérison! Quel fut mon désespoir, quand je la vis morte, à la fleur de son âge. Je compris enfin, que mes regrets pouvoient ofenser Dieu; que je devois m'unir & me consacrer tout entier à lui. Ma maison devint come un saint Temple, où les personnes pieuses de l'un & de l'autre sêxe, venoient servir Dieu dans le même esprit, & lui adresser avec moi des prières, pour le rétablissement de Sion. Je m'appliquai principalement à vous élever tous quatre dans la crainte du Seigneur, & à vous faire marcher dans la

voïe de ses préceptes. Vous savez combien je vous ai toujours exhorté à vous délier de toutes les Traditions humaines, & à vous conduire avec intelligence, selon la pure parole de Dieu. Je ne saurois assez louer le Seigneur, de ce qu'il vous a donné à tous de bonnes inclinations & qu'il vous a rendus dociles, à mes enseignemens. Puis voïant que nous ne pouvions retenir nos larmes : Mes chers enfans, nous disoit il, pourquoi vous affliger ainsi de mon départ de ce monde ? N'ai-je pas assez vécu ? Je meurs rassasié de jours. Je vous laisse, continua-t-il, assez d'or & d'argent & des états bien considérables, pour un homme qui a passé tous ses jours loin de la Terre Sainte, & je vous les laisse avec plaisir, sachant bien que vous les partagerez paisiblement entre vous ; que vous en ferez un bon usage & que vous n'y atacherez point vôtre cœur, puis que les richesses sont périssables & qu'un jour ou l'autre, elles s'envolent, come l'aigle, qui va se perdre dans les airs. Nous n'emportons rien de ce monde, que le souvenir de nos actions, dont il nous faudra rendre compte à un Juge, qui conoit nos intentions les plus secrettes & qui donera à chacun le fruit de ses œuvres, selon le bien ou le mal qu'il aura fait pendant sa vie.

Je me suis étudié à ne vous doner que de bons exemples ; mais malgré cela, vous n'au-

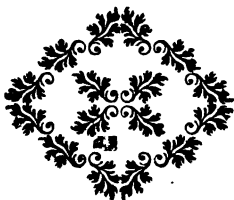
rez aperçu en moi que trop de défauts. Pardonnez les à l'humanité, en considération de la tendresse avec laquelle je vous ai toujours aimez, & je vous fais encore à présent mes derniers adieux. Priez avec moi le Seigneur, de couvrir mes offenses, & de jeter tous mes péchés dans le fond de la mer. Ce que je me reproche le plus, est de n'avoir pas assez gémi sur les ruines de la Judée, & sur cette si longue & si étonnante durée, de la dispersion du Peuple de Dieu. J'aurois dû, come JEREMIE, n'avoir en vüe, que le rétablissement & le bonheur de *Jérusalem*. J'aurois dû, come DANIEL, rechercher le Seigneur avec larmes & avec supplications, dans les jeunes, dans le sac & dans la cendre, en lui confessant humblement mes propres péchés, les péchés de mon peuple, & les iniquités de nos pères. Come nôtre décadence & nos calamités ne sont venues, que du défaut de conseils prudents, dans le tems où toute nôtre Nation s'étoit corrompüe, nôtre salut ne pourra venir aussi, que de la multitude de nos Conseillers sages & pieux. J'aurois donc dû travailler, mieux que je n'ai fait, & de vive voix & par mes écrits, à préparer les sentiers de la justice, afin d'amener au Seigneur des cœurs bien disposez. Il faut nécessairement, qu'il y ait encore à présent, come autrefois, dans nôtre Nation, un très grand fond d'in-

justice & de méchanceté; puis que nous demeurons encore sous la colère de Dieu, & qu'il ne ramène point son Peuple de cette dernière captivité. SALOMON ne dit-il pas, que la justice élèvera de nouveau nôtre Nation, après que pour ses péchés, elle aura effuié les outrages des Peuples? Nous les effuions toujours, ces outrages: N'est-ce pas une preuve certaine, que la justice est toujours éloignée de nous? O si dans la vigueur de mes années, j'avois assez réfléchi là dessus, si alors j'avois compris cette vérité, come je la comprends à cette dernière heure, que n'aurois-je pas fait, pour la gloire de nôtre Dieu, qui est infiniment juste, dans tous ses jugemens, & fidèle, dans toutes ses promesses? Je vous exhorte donc, mes chers Enfans, à remplir cette tâche, chacun selon vos forces: Faites en vôtre principale affaire, & Dieu bénira vos travaux. Si les Juifs examinoient avec soin leurs voies, pour découvrir ce qu'elles ont de mauvais, ne trouveroient-ils pas enfin cette iniquité & cette rebellion, qui ne permettent point au Seigneur de nous redonner son amour, selon ses compassions, & selon la grandeur de ses miséricordes? Mon ame va quitter cette maison d'argile. Que le Seigneur vous comble de ses plus précieuses bénédictions! Puissiez vous voir arriver bientôt cet heureux jour, après lequel j'ai

soupiré! Qu'il fera glorieux, ce jour où Dieu rendra toute sa faveur à son Peuple! J'ai cette confiance en lui, qu'il me reconoitra alors, pour un de ses élus, & qu'il relèvera mon corps de la poussière, lors qu'il fera de Jérusalem, le sujet des louanges de toute la terre. O Dieu tout puissant, j'atens ton salut! En prononçant ces mots, il expira.

Jusques-là, le feu du discours avoit suspendu les pleurs de notre Rabin; mais il leur dona un cours libre, en finissant ce récit, & j'en fus moi-même attendri jusqu'aux larmes. Puisse ce détail vous faire autant de plaisir, que j'en trouve à vous le comuniquer.

Je suis &c.





S U I T E

DES PENSE'ES D'UN SOLITAIRE.

Sans aigreur , fans haine , fans fiel ,
Du suc des fleurs , je compose mon miel.

DANS la solitude , on est moins ému par les Passions , moins frappé & moins distrait par les choses extérieures ; rendu à soi même , on est plus porté & l'on a plus de facilité à faire des réflexions ; l'on est plus attentif à la voix & aux charmes de la vérité.

Je réfléchis donc sur tout , dans mon petit hermitage ; un livre , une conversation , un objet qui se présente , tout me fournit une occasion de penser & de réfléchir ; mes pensées peuvent être bones , elles peuvent ne l'être pas & manquer de justesse ; on me fera plaisir de me redresser si je m'égare : J'abandonne l'ouvrage à la critique ; je ne réserve que les injures , qui n'instruisent point & deshonnorent le Censeur & ma personne , qui n'importent ni à l'ouvrage , ni au Public.

Quand je vois de petits Auteurs se trémousser beaucoup , se doner beaucoup de peine , soit pour ataquere , soit pour se défendre , je crois voir des mouches se battre contre des pa-

pillons. La curiosité étoit excitée , quand on voioit dans la carrière, VOLTAIRE , contre le grand Poète ROUSSEAU ; c'étoient des Athlètes dignes de l'attention du public ; mais s'intéresse t-il à la quèrelle de quelques Ecrivains obscurs ? Celui qui seroit affés sage pour garder le silence, ne seroit-il pas celui qui auroit raison ? Tel qui ataque & qui se flate de triompher de son adversaire , seroit bien embarassé s'il faloit sa défendre.

Rien de plus sage que cette pensée , *c'est se deshonorer soi même , que de porter dans ses jugemens un esprit de vengeance* : Que de critiques qui se deshonorent !

De petits Esprits traitent de médiocres Ecrivains des Auteurs fort au dessus d'eux par leurs lumières & par leur génie ; ils s'imaginent montrer par là la supériorité de leur esprit , & ils ne prouvent que leur orgueil & leur mauvais goût. J'ai entendu des gens mépriser l'Auteur de la *Henriade* , parce que , pour s'amuser , il avoit fait quelques ouvrages badins.

C'est être supérieur à ses Enemis par ses vertus , que de se vaincre soi même.

On a doné dans le *Journal Helvétique* , un Essai sur l'hiperbole ; mais je crois qu'on a oublié de faire une remarque importante ; c'est que toute exagération est plus blamable

& plus dangereuse dans la pensée , que dans l'expression.

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable ,

Excellente maxime qu'un Ecrivain ne devoit jamais perdre de vûe. Ne transformons point un Pygmée en Géant , ni un Géant en Pygmée. Ce qui me donne lieu de faire cette réflexion , ce sont trois Vers qu'on trouve dans l'Ode sur le *devoir*, par M. de la MOTTE, & qui terminent la Vme Strophe, les voici,

Et l'avenir le plus sévère
 Dans ce que LOUIS a dû faire ,
 Verra l'histoire de LOUIS.

On a déjà relevé dans le Journal de Sept. l'hyperbole renfermée dans ces Vers, & les réflexions que fait à ce sujet l'Auteur qui prend le titre de *Misanthrope* me paroissent judicieuses. En éfet , que veulent dire ces Vers ? Que LOUIS a rempli parfaitement tous ses devoirs , come Roi , come Home , come Chrétien ; qu'il a fait , en un mot , tout ce qu'il a dû faire. Mais n'a-t-il point fait de dépenses inutiles & de pure ostentation ? N'a-t-il point fait de guerres, moins dictées par la justice que par l'ambition ? N'a-t-il point levé des impots excessifs & onereux sur son Peuple ? A-t-il observé inviolablement les Traités faits

avec les Etrangers & avec ses propres sujets ?
 Je ne décide point ; LOUIS XIV. avoit
 certainement de grandes qualités ; trop flaté
 par ses adulateurs , ses Enemis ont trop noirci
 sa mémoire. Mais M. de la MOTTE peut-il
 dire ?

Je peins cette ame plus qu'humaine
 Sur qui la Raifon fouveraine
 Exerça toujourn fon pouvoir.

Peut-il le propofer come le modèle des
 Princes , ainfi qu'il le fait dans ces Vers ,

Poursuis , fait les plus grands prodiges ,
 Par un principe encore plus grand.

Puisse marcher fur tes vestiges
 Tout Roi paisible , ou conquérant !

Ne peut-on pas se propofer de meilleurs
 exemples ? Ne vaudroit-il pas mieux imiter
 MARC-AURELE , TITUS , ANTONIN , que
 le Roi LOUIS ?

Rien n'est plus vrai que ce que dit en-
 core M. de LA MOTTE.

Et malgré l'erreur où nous fomes
 Souvent les vertus des grands homes
 N'ont été que des passions.

Il en est des Princes , come des autres
 homes ;

homes; ils ont l'idée de la perfection sans pouvoir y parvenir. Le grand Roi, que loue avec raison le MISANTROPE, n'est pas au dessus de l'humanité. On l'a dit, *pour gouverner les homes il faudroit des Dieux, & les Princes ne sont que des homes.*

La Raïson est pour le milieu,
 Et ce grand Roi que l'on renomme,
 Et dont la MORTE fait un Dieu,
 A ses yeux n'est pourtant qu'un Home.

Une autre pensée qui me semble manquer de justesse, & que l'Auteur me permettra de relever, c'est celle qui fait le fondement de l'*Essai sur la Loi naturelle*, qu'on trouve dans le même Journal Helvétique de Sept. L'Auteur en parlant de l'Amour du Prochain, me paroît l'étendre trop loin & vouloir établir la communauté des biens. Dieu n'a jamais condamné que l'abus des richesses. De l'égalité des homes, de leurs devoirs mutuels, il n'en faut pas conclure l'exclusion & l'anéantissement des droits de propriété; droits inviolables, établis sur l'équité naturelle, sur l'ordre civil, & qui font le fondement le plus sûr d'une sage subordination & de la paix publique (*). On fait combien de trou-

(*). L'inégalité des biens n'est pas plus un *droit injuste & barbare*, que l'inégalité des conditions, qui

bles & de séditions excitèrent les *Gracques*, dans la République Romaine, en voulant détruire ces droits sacrés & établir la communauté des biens. Si tous les biens étoient égaux, personne ne voudroit travailler pour les autres : L'indolence & la paresse prendroient la place du travail & de l'industrie. J. C. n'a dit jamais aux Publicains, aux Leveurs d'Impôts, partages vos biens, mais il leur a dit, *aimez Dieu & votre prochain come vous mêmes.*

*Exterminés, grands Dieux, de la Terre où nous sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des homes.*

VOLTAIRE.

Ces deux Vers sont dignes d'un home de bien, d'un défenseur de l'humanité; c'est sous ces titres respectables que M. de VOLTAIRE peut dire, *Les vrais gens de Lettres & les vrais Philosophes ont beaucoup plus mérité*

qui est la source du bonheur des homes & de leur union, par la dépendance où elle les met les uns des autres & les secours réciproques qu'ils peuvent par-là se procurer. Etablissons l'égalité des biens; mettons l'Artisan & le Laboureur à leur aise, aux dépens des riches, ceux-ci seront dans la souffrance, & les pauvres, accoutumés au travail, languiront dans un indigne repos.

du genre humain, que les ORPHE'ES, les HERCULES, & les THESE'ES

Mais si les gens de Lettres, les vrais Philosophes, se bornoient à faire des Vers badins, des brochures fatiriques &c; si les vrais Philosophes prenoient plaisir à répandre des doutes sur les vérités les plus certaines & les plus importantes; s'ils se plaisoient à plonger les homes dans le *Fatalisme*, ou dans le plus affreux *Pyrhonisme*; s'ils ébranloient les fondemens des mœurs & de la Religion, pourroit-on dire avec raison, qu'ils ont plus mérité du genre humain que les Héros de l'antiquité? Sufit-il pour être Héros de jetter de tems en tems quelques vérités au Peuple?

Je conçois, dit M. de VOLTAIRE écrivant à M. PALISSOT, *que Crispin Philosophe, marchant à quatre pattes, a dû faire beaucoup rire, & je crois que mon ami Jean Jaques en rira tout le premier; cela est gai, cela n'est point méchant, & d'ailleurs le Citoyen de Genève étant coupable de Lèze-Comédie, il est tout naturel que la Comédie le lui rende.*

*Il n'en est pas de même des Citoïens de Paris, que vous avés mis sur le Théâtre; il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent nous en donner; je veux qu'on se défende, & je sai par moi même, que si je n'étois pas si vieux Mrs F** & de P** auroient affaire à moi &c.*

Je ne fais si M. ROUSSEAU, qu'on a joué sur le théâtre de *Paris* sous le nom de *Crispin*, aura ri de cette fade plaisanterie, beaucoup trop poussée; mais je fais bien que notre compatriote ne mérite pas ce ridicule, qui retombe sur ceux qui ont voulu le lui donner. Il est à désirer pour le repos & l'honneur de M. de VOLTAIRE, qui se dit si vieux, qu'il profite des sages conseils que donne la vieillesse, & laisse enfin ses Enemis en paix. Ceux de M. PALISSOT se sont vengés par ces Vers.

Le Méchant fut, le Méchant est;
GRESSET le fit, PALISSOT l'est (*).

Come il n'y a presque personne qui n'ait des défauts & des vertus, il n'y a aussi presque personne, qu'on ne puisse louer ou blamer avec raison.

Si l'on savoit tout le bien ou tout le mal qu'on dit de nous, on seroit trop fier ou trop humilié.

Si l'on examine le caractère de ceux qui

(*) On dit que cette petite Epigramme est du fameux *Pirron*, Auteur de plusieurs Tragédies estimées. M. GRESSET a fait la Comédie du Méchant.

J'aime à entendre M. de VOLTAIRE prendre généreusement la défense de ses bons amis les Philosophes, dont la probité, dit-il, est supérieure à la Philosophie. M. HELVETIUS, Auteur du Livre de l'*Esprit*, a sacrifié deux cent mille livres de rente pour cultiver les Belles Lettres.

loüent , celui de ceux qui font loués , & ce qu'on loüe ordinairement, on méprisera bien les louanges.

Le mépris d'un faquin est éloge pour moi.

On loüe ordinairement , ou l'on blâme , non ce qui est véritablement digne d'éloges & de critique , mais ce qui le paroît.

Nôtre goût & nos lumières font la règle & la mesure de nos jugemens. Est-il surprenant qu'on se trompe si souvent ? Le Poete méprise les calculs du Géomètre , qui dit de son côté , que les Vers ne prouvent rien.

Un Sage aiant entendu quelqu'un qui loüoit ce qu'il venoit de dire , s'écria , *ai-je dit quelque sottise !*

Come il peut y avoir quelque chose de mauvais dans les meilleurs Livres , il peut y avoir aussi quelque chose de bon dans les plus mauvais (*).

On ne fait pas moins de tort à la Religion , dit un bon Auteur , en acusant légèrement d'incrédulité des hommes dont les talens honorent & servent la Patrie, qu'en aprouvaît

(*) On peut citer pour exemple le Livre des *Facéties Parisiennes*. Parmi d'assés mauvaises choses il y en a de bones ; telles sont les Lettres de M. de VOLTAIRE à M. PALISSOT , qui soutient une mauvaise cause avec esprit.

certaines opinions séduisantes des incrédules.

Il semble qu'on ait pris à tâche d'établir , que tous les Savans sont Athées ou Déistes , & que le don de la Foi n'est accordé qu'aux ignorans & aux imbéciles.

Les vérités philosophiques sont, après celles de la vraie Religion, le dépôt le plus sacré que l'on puisse conserver aux homes.

Ce ne sont point des Philosophes que l'histoire fait paroître sur le théâtre , dans les Révolutions & les entreprises contre l'autorité légitime.

ST. JUSTIN dit, que ceux qui croient la Religion naturelle sont Chrétiens, puis que J. C. n'est venu que pour la mettre en évidence. S'il est vrai, ce que dit M. de VOLTAIRE, & il n'a aucun intérêt à mentir, que M. HELVETIUS, Auteur du Livre de *l'Esprit*, ait sacrifié deux cent mille Livres de rente à la satisfaction de cultiver les Belles Lettres en paix, un tel sacrifice, une telle grandeur d'ame, mérite bien qu'on lui pardonne quelques pensées hardies, peut-être fausses, qui se trouvent dans son Livre.

Il s'y trouve de bones maximes, telles que celles-ci, *Reformés les Loix, les Mœurs se réformeront d'elles mêmes, & les homes deviendront vertueux quand il sera honteux de ne l'être pas.* Nul Etre libre & intelligent n'est indifférent sur l'honneur & sur sa félicité.

Une législation parfaite feroit celle dans laquelle toute action honête, dans chaque ordre de l'Etat, feroit récompensée par la gloire, ou par le plaisir & toute action nuisible au public feroit constamment suivie de la peine ou de l'infamie. On prêche aux homes le désintéressement, pendant que les mœurs publiques les entraînent vers la richesse, à laquelle l'opinion atache l'honneur. Voulés vous faire pratiquer les Loix, faites qu'on trouve plus d'intérêt à les observer, qu'à les violer.

Les Homes, dit encore l'Auteur de l'Esprit, reçoivent de la nature d'égales dispositions à l'esprit, car certainement leurs ames sont essentiellement égales; or ces dispositions ne peuvent consister que dans la finesse des sens, dans l'étendue de la mémoire, ou dans la capacité d'attention.

On peut faire ici de fortes objections à l'Auteur. Si les fonctions de l'ame dépendent de la bone ou de la mauvaise disposition des organes ou des sens, elle aprochera bien d'être matérielle, & que devient la liberté? Un home dont les sens feroient mal disposés pourroit se trouver dans l'impuissance de faire le bien (*).

(*) Si la différence qu'il y a entre les Homes dépend seulement de celle des organes, ou des sens ce fera aussi cette différence qui mettra quelque distance,

Rien n'est plus important à l'homme, dit MARC-AURELE, que d'avoir l'ame juste, & de faire de bones actions.

Dans quelle occupation veux tu que la mort te surprenne, dit ÉPICTETE? Pour moi je voudrois qu'elle me surprit dans une action digne de l'homme, grande, genereuse & utile au public, ou plutôt, je voudrois qu'elle me trouva occupé à me corriger moi même & attentif à tous mes devoirs, afin que dans ce moment, je fusse en état de lever au Ciel mes mains pures.

On dit d'un Auteur que son génie baisse, parce qu'il ne se soutient pas dans toute sa force, ou qu'il n'est pas supérieur à lui même. Un Lecteur peu éclairé ou peu attentif, lui prête des principes, qu'il n'a pas, ou des conséquences qu'il désavoüe; on le juge sur un mot impropre, ou une expression peu chatiée; on va jusqu'à vouloir fonder son cœur, & lui imputer des intentions qu'il condamne; on a l'injustice de lui attribuer des fautes d'impression, qui rendent le sens de son discours louche & obscur. On exige de

tance, quelque diversité entre les homes & les animaux, & l'on ne fera point surpris de l'histoire que rapporte le Père l'ESCALOPIER, qu'il y a dans le Pérou des singes, qui jouent avec les habitans du Pais, & qui vont ensuite sur l'argent du Jeu boire ensemble au cabaret.

lui qu'il concilie des choses presque contradictoires, une extrême justesse avec un noble effor d'imagination, de la grandeur & des graces, de la délicatesse & de la force; on veut qu'il soit en même tems simple & éloquent; qu'il joigne l'art au naturel; qu'il soit clair & à la portée de tout le monde, sur les matières les plus difficiles & les plus abstraites. Rude tache pour un Ecrivain auquel, malgré ses talens & ses efforts, il peut échaper des négligences & des fautes, pour lesquelles on n'a guères d'iudulgence, quelque intérêt qu'on ait à les lui pardonner en récompense de l'instruction qu'il nous donne, ou du plaisir qu'il nous fait. Parce qu'il a beaucoup écrit, on veut qu'il cesse d'écrire bien, & que ce Soleil, dans son couchant, ne jette plus qu'une foible lueur; mais atendés qu'il se lève encore; l'ardeur de ses raïons dissipera tous les nuages, & vous serés étonés de l'éclat de sa lumière.

Quelle énorme distance n'y a-t-il pas entre un enfant & un home fait! Quelle ignorance, quelle foiblesse, quelle imbécilité, dans le premier âge! A peine l'enfant done-t-il quelque signe d'intelligence, ses progrès sont lents, mais durables. Peu à peu ses forces & son génie se dévelopent, ses conoissances s'étendent, se perfectionent. On est surpris de voir éclore, en quelque sorte, un Bos-

SUET, ou un FONTENELLE. Mais il en faut convenir, les progrès de nôtre esprit font lents en cette vie, & nos conoissances ont des bornes, ainsi que les flots de la Mer : Je doute que BOSSUET, FONTENELLE, NEWTON même eussent été beaucoup plus loin dans la carrière des Sciences, lors même qu'ils auroient vécu beaucoup davantage. Nôtre enfance est longue, & l'âge de maturité très court. Nous & les sciences sommes renfermés en des limites fort étroites, au de-là desquelles il n'y a pour nous que ténèbres.

Nos passions nous suivent par tout, jusques dans le silence de la solitude, & au milieu des déserts. Privés de l'objet de nos atchemens & de nos desirs, nous en conservons chèrement l'image dans nôtre cœur ; nôtre imagination & nôtre mémoire nous les représentent sans cesse : Cette idée flatteuse nous poursuit ; elle remplit nôtre ame, nos rêves même nous la rapellent, & lorsque nous ne possédons plus rien, nous jouissons encore de tout, si ce n'est réellement, c'est du moins, par nos souhaits, nos espérances & nos craintes.

Que de Livres sur le danger des passions & sur les moyens de les réprimer ! Que d'exhortations, que de motifs à travailler sérieusement à cet important ouvrage ! A-t-on beaucoup avancé ? Il y a fort apparence que

les passions ont toujours été les mêmes, chés tous les homes & qu'elles le seront toujours. En tout tems, & partout Pais, on a vû le bien, & l'on a pratiqué le mal.

On n'a pas eû plus de succès sur le bonheur. On a aussi beaucoup écrit sur ce sujet. Plusieurs Théologiens, plusieurs Philosophes ont fait de grands efforts pour en montrer la vraie route; les homes en font-ils moins misérables? Il est surprenent qu'il faille des Moralistes & des Prédicateurs pour engager les homes à être sages & heureux.

Pour peu qu'on vive, on voit une génération succéder à une autre; tout se renouvelle au-tour de nous; tout fuit & dispaeroit; nos amis, nos parens tout cède au tems & nous restons seuls de nôtre âge avec nos infirmités, & le triste souvenir des choses passées.

Que conclure de la vie courte & passagère de l'home? Ce qu'en conclut l'Empereur MARC-AURELE: *La vie est courte, dit-il, le seul fruit de cette vie terrestre, c'est la sainteté & les bones actions. Ce qui est de la Terre retournera à la Terre & ce qui est du Ciel retournera au Ciel. Révère les Dieux, procure le salut aux Homes. Fais chaque action come si elle devoit être la dernière de ta vie.*

Il est surprenant de voir des Auteurs d'un génie supérieur s'abaisser & se dégrader eux

mêmes, quand ils ont la foiblesse d'écouter la voix de la vengeance, plutôt que celle de la raison : On en trouve la preuve dans le Recueil des *Facéties Parisiennes*. On y voit d'illustres Ecrivains se chançonner & se tourner en ridicule réciproquement. Je suis fâché, pour l'honneur de M. de VOLTAIRE, dont je respecte les lumières & les talens, de trouver son nom dans ces plaisanteries, qui ressemblent à des farces comiques, & qui montrent plus d'esprit que de jugement. Voici ce que m'écrivoit à ce sujet une personne du premier mérite, soit à l'égard de ses connoissances, soit à l'égard de ses vertus.

L'Auteur du Russe à Paris est plaisant sur la Bulle & les Billets sacrés, payables chés les morts, si ce n'est qu'il a tort de faire M. le FRANC inférieur à M. PALISSOT : Pour mettre ce Russe au fait de nôtre belle Littérature on pouvoit tourner ainsi ce badinage.

LE PARISIEN.

Le FRANC de Pompignan par ses divins écrits

Plus que VOLTAIRE même occupe nos esprits.

Nous avons les *Pourquoi*, les *Si*, les *Quand* les

Qu'est-ce

Les *Quoi*, les *Que*, les *Qui*, si dignes de la presse ;

Sur tout un autre *Quand*, les *Pour*, les *Oui*, les *Non*.

Lardés du *Pour* & *Contre*, ouvrage de renom &c.

Que dit-on à *Moscou* de ces nobles quérelles ?

LE RUSSE.

Dans aucun lieu du monde, on ne m'a parlé d'elles.

Heureusement j'espère que l'avenir n'en dira pas le mot.

Plûtôt que de s'occuper sérieusement à ces bagatelles, il vaut mieux parler de quelques Questions utiles, qu'on trouve dans le *Journal Helvétique*. Je suis assez content des réponses qu'on a faites à celles du Journal d'Août (*). Je ne fais ce qu'on répondra à celle de Septembre. Comme celui qui la propose semble la réserver *pour les meilleures plumes*, & que je ne me pique pas de l'être, je n'y répondrai que par ces Vers.

Un homme généreux qui se dompte foi même
 A l'ordre, à ses devoirs, à la vertu soumis ;
 Qui d'observer les Loix fait son bonheur suprême,
 Est plus grand que ses Enemis.

(*) Je ne crois pas qu'on puisse rien ajouter d'essentiel à ces Réponses. Je ferai cependant une courte réflexion sur cette demande : *Quel est le plus blamable ou celui qui médit, ou celui qui est l'objet de la médisance.* On a répondu avec raison que c'étoit celui qui médit. Mais quand le scandale est public, il est permis d'en parler. Alors celui qui est l'objet de la médisance est le plus blamable, &

On nous parle des merveilles de l'Art, mais est-il aussi merveilleux que la nature, & la copie vaut-elle l'original ? Le plus beau bassin, est-il aussi magnifique qu'une rivière, dont les eaux limpides coulent avec majesté ? Le plus superbe édifice est-il comparable à une Montagne, dont la cime s'élève jusqu'aux Cieux & se perd dans les nues ? Un parterre émaillé de fleurs, une décoration d'Opera, forment-ils un spectacle aussi varié, aussi riche, qu'une vaste campagne couverte de verdure, de fleurs, d'arbres fruitiers ; de champs dont les Epis dorés promettent une abondante moisson ; de prés arrosés de petits ruisseaux, qui en serpentant, semblent craindre de quitter les bords qu'ils embéllissent ? Que d'objets divers dont l'aspect ne réjouit pas moins la vue que l'odorat, & qui charment tous les sens !

L'hiver même, tout horrible qu'il paroît, a ses agrémens, quand ce ne seroit que celui de la variété. La conversation tient alors lieu de la promenade ; le feu, par sa douce chaleur, prend la place du Soleil, & quand ses rayons percent les nuages qui le cachent,

je l'osois, je ferois à mon tour, cette Question : *Ne vaudroit-il pas mieux recueillir les bones pensées des autres, que de donner de fades plaisanteries de sa façon.*

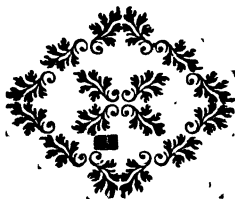
sa lumière en paroît plus belle, à cause de la nouveauté. La blancheur de la neige, qui couvre la Terre, semble un vaste tapis, qui la garantit de la rigueur du froid. Les glaçons, qui pendent des arbres, semblent des festons de fleurs? Les noirs aquilons produisent dans nôtre ame, ce sentiment de terreur, qu'y excite le spectacle d'une belle Tragédie, en nous laissant l'espérance d'un tems plus doux & plus paisible.

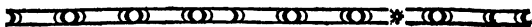
CAMILLE, qui retourne à la charue, après avoir vaincu les Gaulois, me paroît plus grand que lors que ses victoires attachoient sur lui les regards de tous les Romains. J'aime à voir SCIPION, rendu à lui même, & au dessus d'une vaine gloire, s'amuser avec LELIUS son ami, sur les bords du Tybre: J'aime à l'entendre raisonner avec TERENCE sur la Comédie, & lui tracer le plan de ses pièces, de la même main dont il avoit vaincu ANNIBAL. Le même génie qui fait faire de belles actions est propre à les exprimer.

L'homme vertueux n'est jamais seul; il a pour témoins de ses actions, les Cieux & la Terre; il a pour spectateurs, si on peut se dire, les grands homes, qui sont ses modèles & qu'il tache d'imiter, ses bones œuvres & ses vertus ne l'abandonent jamais.

Il y a dans l'obscurité où vit le Sage, je ne fai quelle grandeur, qui impose du respect. Semblable, en quelque sorte au silence de ces sombres forêts, ou à ces bois sacrés qui inspiroient de la vénération pour la Divinité qui y étoit adorée.

Si les critiques trouvent que ces pensées ne sont pas nouvelles, ils ont raison; la nature & la vérité, qui me les ont dictées, sont bien anciennes. C'est là une source riche & abondante, où les modernes ont puisé ainsi que les Anciens, & qui est encore ouverte à mes Censeurs come à moi.





S U I T E

DES REFLEXIONS DU MISANTROPE.

FLEGMATIQUES & doucereux *Philintes*, vous qu'une prétendue sagesse exemte des mouvemens impétueux que donne l'indignation contre le vice, & de la douce émotion que la vertu fait naître dans ses vrais adorateurs, vous que de vains argumens rendent infensibles à la voix de la Nature, qu'un homme au sein de la misère & de la douleur se présente à vous, il doit s'estimer heureux, si un de vos regards daigne s'abaisser jusqu'à lui & qu'un geste de comiseration l'accompagne. Il auroit tort en effet d'exiger de vous quelque chose de plus. Ne savez vous pas, qu'une longue privation des biens nous rend les maux legers, que le bonheur est un être idéal, aussi compatible avec la misère qu'avec l'opulence, que la politique a seule fait naître la distinction du vice & de la vertu, que le mal moral est une chimère, que le physique est nécessaire, que. . . Répondez ? Entroit-il dans le système de l'Univers, qu'il existât des Sophistes tels que vous, pour être l'opprobre de l'humanité ?

L'excessive bonté rend souvent injuste. Dites

R

à ce *Philantrope*, qu'un tel a commis une action infame. „ Non, dit-il; cela n'est pas „ possible; je ne puis le penser; il parut „ toujours honête home; il n'a pû se dé- „ mentir. „ En vain tout le lui confirme; il aime mieux croire, pour l'honneur de l'humanité, qu'il y a mille calomniateurs, qu'un fripon.

Vous demandez pourquoi *Damon*, cet home dont la tête n'est pleine que de lui même, l'esprit que de savantes inepties, le cœur que de passions futiles, a une vénération si profonde pour sa personne? C'est qu'il se croiroit injuste, s'il ne se donoit à lui même ce que tout honête home lui refuse.

„ Plus on étale de grandes maximes de „ Morale, plus on est prêt de les violer „ dit M. DUCLOS. LOUIS XI & CHARLES „ le hardi Duc de *Bourgogne*, avoient sans „ cesse à la bouche cette belle maxime du Roi „ JEAN; Si la foi & la vérité étoient bannies „ du Monde elles devroient se retrouver dans „ la bouche des Rois; & ils ne cherchoient „ qu'à se tromper „. Cela ne me paroît plus „ digne de remarque. Depuis long-tems les „ hommes semblent-êtré convenus de permettre „ à tout le monde d'habiter sur leurs lèvres, pour s'é- „chapper de les sentimens qu'elle eût fait naitre „ dans leurs cœurs.

Le même Historien remarque, que telles

actions paroïsoient jadis avoir leur principe dans la vertu la plus sublime, dont un honnête home auroit honte à présent. Ah! je n'en doute pas. Graces à nos soins pour perfectionner la raison, à force d'analiser le Vice & la Vertu, on est parvenu à les rapprocher & à les confondre si bien, qu'on voit des gens douter, si moralement il n'est pas indifférent de pratiquer l'un ou l'autre. On a vu deux Rois (*) quitter la vie sans regret, aiant à opter entre la mort & l'adultère: Quel est l'home, de quelqu'état qu'il fut, qui ne parut ridicule avec une délicatesse si estimable? Que l'on balance les avantages que l'on retire des écrits des vrais Philosophes avec les ravages qu'ont fait sur nos mœurs ces nuées de singes mal-adroits, qu'ils ont fait naitre, peut-être trouvera-t-on qu'il eût été heureux pour l'humanité, que ces grands homes n'eussent jamais existé.

Bon home, s'écrie en ricanant le fait *Cléante*, qui peut avoir émû votre bile misanthropique? Lache-tu l'ignores! Et tu ne peux te cacher à toi même que ton élévation, tes richesses, l'éclat qui t'environe, les honneurs qu'on te rend, sont autant de triomphes remportés par le vice. Parvenu à faire

(*) CHARLES IV dit le *Bel*. LOUIS VIII. dit le *Jeune*.

un personnage dans la Société, par cela même qui en rend indigne, tu foulas aux pieds la vertu, pour en usurper les récompenses : Ingrat, dès que tu eus un protecteur tu osas le paroître, avant même que sa bonté l'eût rendu ton égal. Or tu peux demander la cause de mon indignation ? Ah ! si ton cœur eût mieux connu la Vertu, tes remords te l'auroient appris.

ACASTE jeune & présomptueux regarde la terre come un pais de conquête, peu digne de le contenir. Il marche la tête élevée, le visage boursoufflé, l'orgueilleuse fierté de ses regards semble jeter une empreinte de petitesse sur ceux qui l'environent. Il aproche, nulle tête n'ose demeurer couverte : Il regarde le peuple come une multitude de machines organisées, créées par la Divinité pour ramper & servir sous lui : Lui seul, & quelques autres qu'il daigne s'égalier, ont reçu avec le sang de leurs pères toutes les Vertus infuses. Mais de quelle source jaillit ce sang illustre, où la grandeur des sentimens semble innée ? D'un de ses Ancêtres, home de néant, qu'on nanti d'un morceau de parchemin, pour avoir vendu son honeur à un Ministre d'Etat.

Il est arrivé à l'home sociable, ce qui arriva aux élémens de DESCARTES, lorsque le Créateur donna le mouvement à la matière : A

force de se heurter & de se froter dans le tourbillon de la Société, il est devenu petit, dur, & poli.

J'observe entre un home simple & sans culture, & un home façonné par l'éducation, la même différence qui se remarque entre un jardin, qui doit tout à la Nature, & un autre embéli par l'Art. Celui-ci plus simétrique, plus gracieux, flate agréablement la vüe; l'esprit s'y plait, par ce qu'il reconoit ses efforts; celui-là, plus tortueux, moins régulier a des beautés naturelles, que l'art copie, & n'égale jamais, des traits males qui étonent, qui ébranlent le cœur. Un fait, dont j'ai été témoin, justifie en quelque manière cette comparaison. Un Sénateur avoit comis certains ouvrages nécessaires à sa maison de campagne: L'Artisan les exécute, les place & fixe son prix. On lui en rabat le quart. Il représente en vain „ que les fraix lui coutent autant, qu'il ne peut doner sa peine, qu'il a „ une famille, qu'il se feroit un scrupule de „ faire paier son ouvrage au dessus de sa valeur „ à son Magistrat. „ Celui-ci inflexible lui fait son compte & se retire. Le Plébéien mécontent, revenu à son atelier, trouve qu'on lui avoit doné plus qu'on n'avoit dessein, se remet tout de suite en chemin, arrive couvert de sueur & de poussière & dit, *Monseur, vous vous êtes trompé. Vous m'avez doné non-*

seulement ce que je demandois , mais même plus. Le Patricien calcule , reconoit la vérité , reprend le surplus de la sorne à laquelle il avoit fixé l'ouvrage , & répond gravement : *Mon ami , vous êtes un honête home ; je vous rendrai service : Adieu.* Ils se retirent tous deux satisfaits ; mais la satisfaction de l'un a quelque chose de bas : Sa froide honêteté révolte autant que la joie & la probité de l'home grossier enchante. Je pourois citer mille traits aussi beaux , qui échappent ou qui ne paroissent pas dignes d'attention à l'home du monde , mais que le Philosophe recueille avec soin.

On ne peut faire un plus bel éloge d'une nation , que celui qu'un Historien François (*) fait des Suisses. „ Nation recommandable par „ sa valeur , sage dans le Gouvernement , respectable par ses mœurs , redoutable à ses „ ennemis , fidèle à ses alliez.

Un Auteur célèbre pense que l'Histoire seroit plus utile écrite par des Misantropes , & je suis de son avis , mais réussiroit-on à le suivre ? C'est de quoi il est permis de douter : Quand ils pouroient écarter les nuages dont la malignité & l'adulation obscurcissent les événemens , quand ils surmonteroient la difficulté qu'on trouve d'en développer les causes , sans user de conjectures & de suppositions , leurs Ouvrages seroient-ils goûtés ? Ils di-

(*) M. DUCLOS.

roient la vérité, mais ils la diroient durement, & ils ne feroient point lûs. L'Histoire moderne semble être une femme coquette, surchargée d'ornemens pour paroître majestueuse : Elle n'en est que plus boursofflée ; elle jette à la dérobée quelques tendres œillades sur ses plus brillans adorateurs , pour les retenir par l'espérance & sourit à tous : Otez lui toutes ces brillantes inutilités , dont elle est cachée , ce ne sera plus qu'un squelette mutilé , sans force & sans grace. Mais tel est le goût du Siècle : On sera plus certain du succès , quand , au lieu de transmettre à la postérité des vérités , dures par cela même qu'elles sont ce qu'elles doivent être , on exaltera à l'aide d'un ignorant Tipographe , la bonté de ce Prince qui , tendre père de ses Sujets, les civilisoit à coups de fabre , la sagacité de cet autre , qui mesuroit la paie de ses Soldats à l'étendue de leurs moustaches , le sens de cet Empereur Romain , qui les choisissoit come l'auroit pû faire une Courtisane éfrontée , le talent supérieur de ce Prince , qui pour remporter la Victoire sur ses énemis s'avisa de faire faire un plus grand tour à une procession. Mais qu'importe à un Auteur de diviniser le ridicule & de mutiler la sagesse ? Dans ce Siècle , où tout est vénal , on met dans la balance le mensonge & la vérité , & l'on consacre ses veill-

les à qui en done un plus grand intérêt.

On a voulu disputer au Maréchal de VILLARS la gloire d'avoir sauvé la France à *Denain*, sous prétexte que c'étoit le Maréchal de MONTESQUIEU, qui avoit ouvert cet avis. VILLARS, dit-on, le désaprouva & le suivit. Mais ces Critiques ignorent peut-être, que l'avis étoit en éfet mauvais, parce qu'il étoit dangereux, & qu'au jugement des plus habiles gens, toute l'Armée Françoisé étoit perdue, si le Prince EUGENE l'eût ataquée quand elle eût passé l'Escaut, & qu'elle lui prêtoit le flanc; mais c'est par les manœuvres savantes que le Maréchal emploïa pour abuser ce Prince, c'est par son adresse à détourner son attention de ce côté là, par son habileté à rendre ses desseins impénétrables au Général le plus pénétrant qui fut jamais, qu'il mérite le titre de Sauveur de sa Patrie.

GUSTAVE ADOLPHE & CHARLES XII ruinèrent leurs armées en Pologne, & ce dernier étoit perdu, s'il n'étoit entré en Saxe: C'est un fait dont on convient généralement; mais non pas de la cause. Mrs. MAUBERT & de MIRABEAU pensent, avec beaucoup d'autres, que la République de Pologne tire sa force de ce que tout Citoïen y est Soldat, de ce qu'elle trouve autant de défenseurs, qu'elle contient d'habitans; mais le Maréchal de SAXE & d'autres grands homes prétendent avec raison, que si les Armées se ruinent en

Pologne, c'est qu'on les y conduit mal; c'est que la manière de se défendre y étant différente, on n'a point changé l'ordre de l'attaque, & ce qui fait beaucoup pour le sentiment du Héros Saxon, c'est qu'il conoissoit la Pologne, c'est qu'il y avoit fait la guerre: Il fait même si peu de cas des forces de cet Etat, qu'il propose un projet pour le conquérir en moins de deux ans, avec une Armée de 40000 homes. Ce projet, fort sensé par les vices du Gouvernement de l'Etat dont il parle, par la foiblesse de ses Armées, ne paroitroit-il pas ridicule, appliqué à un Etat des deux tiers moins puissant que la Pologne, mais où il y auroit des places fortes & une Armée réglée pour les défendre?

Quand on veut porter un jugement certain sur des homes célèbres, on doit avoir égard aux tems & aux lieux où ils vivoient. C'est en négligeant une règle si comune, qu'un Auteur nous a peint THESE'E, HERCULE, ROMULUS come des brigans & des assassins. Ils furent des Héros pour le Siécle barbare qui les vit naître. Plus sages, plus humains, ils auroient été moins utiles. Transportés dans des tems plus éclairés, ils auroient été les rivaux & peut-être les modèles des *Miltiades* & des *Thémistocles*. On dit quelquefois, que de tels homes sont heureux, d'être nés dans des tems où de grands crimes suffoient

souvent pour faire des demi-Dieux ; & moi je les estime malheureux , d'avoir parû trop tôt & dans un Siècle , où ils ne pouvoient profiter des lumières de leurs ancêtres & de leurs coutemporains , qui auroient perfectioné leurs génie & leurs vertus & doné un nouvel éclat à leurs actions. C'est un travail digne de l'home de bien , que d'orner la vertu & d'en découvrir de nouveaux exemples ; mais anéantir ceux que l'on a déjà , si c'est faire honneur à son esprit, ce n'est pas en faire à son bon - sens.

„ Entre toutes les manières d'être dont
 „ l'Univers étoit susceptible , Dieu a dû choi-
 „ sir la meilleure , car il est d'un Etre bon de
 „ préférer ce qui est inhérent à sa Nature „
 dit un Leibnitien. Ce raisonnement , qui découle naturellement du principe de la raison suffisante (principe très beau, très lumineux en lui même) mène cependant à des absurdités. Si de toutes ces manières Dieu a préféré celle-ci , c'est sans doute pour cause d'imperfections dans les autres. Or est-il d'un Etre parfait d'avoir des idées imparfaites ? Dirait-on qu'elles étoient parfaites de leur nature , mais qu'elles ne répondoient point assez aux vûes du Créateur ? Mais ce n'est point détruire l'objection , & c'est y ajouter encore que Dieu peut avoir des pensées peu justes. L'opération de l'esprit , qui consiste dans le

choix, n'est-elle pas contraire à l'idée que nous devons avoir de la Divinité? Ne semble-t-elle pas indiquer la foiblesse humaine, qui doute, qui raisonne, qui rassemble & compare ses idées? La faculté de penser seroit elle la même dans la Créature come dans le Créateur? Nos sens frapés par les objets extérieurs font naître nos pensées, ne seroit-il pas ridicule de penser, qu'il en est de même de la Divinité? Or pourons nous juger de celle-là, trop au dessus de nous pour la pouvoir comprendre, par celle-ci, dont nous conoissions la foiblesse & l'imperfection? La Métaphisique, le fondement & la plus belle de toutes les Sciences, est la plus incertaine. L'opinion de MELITUS, qui étoit qu'on ne devoit point parler de la Divinité, parce que nous ne la pouvions conoitre, auroit bien épargné des erreurs & des crimes aux homes.

„ Les mers, dit M. de GRANDVAL, ont
 „ vû des vaisseaux porter sous les deux Pôles,
 „ & jusqu'aux extrémités de l'Occident, non
 „ come autrefois, les productions surabon-
 „ dantes de nos campagnes, ou les richesses
 „ multipliées de nos manufactures, mais des
 „ Philosophes, des Astronomes qui, à tra-
 „ vers mille dangers de toute espèce, & dans
 „ des climats où le nom des Sciences est un
 „ nom inconnu, ont été mesurer le Ciel &
 „ fixer la forme de la Terre. „ Voilà c"

que pensent les Savans : Mais interrogez le Philosophe il vous dira , qu'on a employé de fort belles phrases , pour exalter une entreprise de très mince utilité. On peut affurer du moins , que c'est ce qu'en pensoit M. DE LA CONDAMINE , un des Académiciens qui allèrent au Pérou. Le Diamètre de l'Equateur excède en longueur l'axe de la Terre à peu près d'un quatre centième : Cette vérité ne vaut-elle pas bien les cent mille onces d'argent employées à la vérifier ?

Nos Rhéteurs se copient pour habiller en belles phrases cette maxime : „ Se tuer soi-même est l'action d'un Thersite & d'un insensé. „ Ils lancent également ce terrible Anathème sur le Païen , come sur le Chrétien. Sans toucher à leurs principes , j'imagine qu'il est des distinctions à faire : Tel se donne la mort par grandeur de courage , tel par bassesse & par lâcheté. De deux homes , qui traînent leur vie dans l'opprobre & la misère , sans songer à la finir , l'un peut être un lâche , l'autre un Héros : Ce sont les motifs , les sentimens , les circonstances qui distinguent.

J'admire fort les projets de nos paisibles Citoyens , sur la manière de faire la Guerre , & ne m'étonne point qu'ils ne soient pas suivis ; les Généraux les regardent avec la même indifférence , que pouvoient avoir les Co-

pernicieux sur le jugement que portoit d'eux. MONTECUCULI très grand Général, mais fort petit Astronome.

Doner des questions à résoudre, c'est rendre service & aux Philosophes qui les examinent, & à l'humanité. J'en ai vû proposer dont l'examen étoit utile; d'autres qui, s'il étoit possible, devroient être appréciées au dessous du rien. Qu'il me soit permis d'en proposer quelques unes. *Quels seroient les moïens de former une Nation libre, active & courageuse, d'un Peuple esclave, lâche & éfeminé tel que peut-être à présent en général le Grec?*

Quels seroient les moïens de doner de bones Loix & de bones mœurs à un Peuple cruel & barbare, tel que les habitans de l'Imérette.

Le Magnotte est fier, courageux & voleur; le Candiot est honête home, mais lâche & rampant: D'où peut venir cette différence, ces Peuples aiant est originaiement les mêmes Loix & les mêmes mœurs?

Quoique ces questions n'aient pas un rapport direct avec nous, l'exemple a son application, & rien de ce qui intéresse l'humanité ne doit être méprisé. De grands homes ont jetté beaucoup de lumières sur ces sujets, mais ils ont laissé encore quelque chose à désirer: Quelques uns trouveront ces sujets difficiles, & en éfet, descendre dans le cœur de

l'homme, en connoître les ressorts, distinguer ceux qu'il faut tendre avec une nouvelle force, de ceux dont il faut diminuer l'extension, dans quelle proportion on doit faire l'un & l'autre, discerner le pouvoir des mœurs sur les Loix & la réaction des Loix sur les mœurs, l'effet des révolutions sur les unes & sur les autres, démêler les différentes espèces de ces révolutions, celles qui sont causes, d'avec celles qui sont effets; toutes ces choses, sans doute, sont au dessus de l'amateur des bagatelles; mais je parle au Philosophe.

J'ai presque mauvaise opinion de ceux dont on fait l'Oraison funèbre: J'ouvre celle de la Reine d'Angleterre, on y dit d'elle: „ Elle eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pû être sauvé „. Je consulte les meilleurs Historiens; ils me disent qu'elle fut la principale cause des malheurs de l'Etat & de son Epoux. Voyez dans BOSSUET l'éloge du Chancelier le TELLIER; consultez ensuite les Annales Politiques de l'Abé de ST. PIERRE, & si vous aimez la vérité vous laisserez ces Oraisons aux Amateurs des figures de Rhétorique: Le véritable éloge funèbre, c'est les regrets des gens de bien; mais il coute à aquerir.

Mon fils, tu aspirés à la gloire de te distinguer, tu veux paroître singulier; je te pardonne, c'est l'usage; mais croi-moi, en

fait de sottises tout est fait , tout est pensé ; il ne te reste plus que la singularité de la Vertu.

Thémire , tu me demandes pourquoi il n'est plus des Vertus que l'apparence ? Écoute, je vais te l'apprendre. Il fut un tems heureux , chéri de l'innocence , où l'on n'encensoit , où l'on ne conoissoit qu'elle. Les vastes plaines de l'air n'étoient émues que par des chans de joie & de reconnoissance ; c'étoit alors le règne des Vertus ; toutes avoient leurs Autels ; ils existoient dans tous les cœurs. Aimer la vérité & la dire étoit un mérite trop comun pour être remarqué. Jamais elle n'y décoroit le front d'une rougeur honteuse. La Satire aux yeux perçans n'y étala jamais sa maligne joie & ses yeux criminels ; elle languissoit faute d'alimens. Telles étoient les mœurs de ces tems ; telles sont les nôtres , qu'une satire de celles-là , seroit un panégyrique pour celles-ci. L'Amour & l'Himen n'étoient alors qu'une même chose ; c'étoit le même Dieu ; il en étoit plus tendre , plus constant : Ses aîles , aussi légères que celles du Zéphire , ne le rendoient pas volage ; l'on savoit l'art de le fixer , sans le contraindre. Guidé par l'innocence , il en rendoit les desirs plus animés & les plaisirs plus touchans : Elle formoit les nœuds dont il lioit

deux jeunes cœurs ; de concert , ils les ornoient des ris & des graces & les rendoient indiffollubles : La mort même sembloit respecter des chaines si belles ; elle arrivoit à pas lents , & sembloit moins les enlever aux plaisirs, qu'au tendre souvenir d'en avoir joui. L'Amour étoit alors, *Themire*, tel qu'il est dans mon cœur & digne d'animer le tien. La Terre n'étoit point partagée & déchirée par ses nourrifions ; prodigue de ses dons , elle n'attendoit pas qu'un foc avide les arrachat de son sein ; l'air étoit pur & tranquile ; le Ciel brilloit d'un éclat plus vif ; la nature sembloit sourire à ses enfans ; la sérénité de l'ame embellit tout. Mais le jour fatal , qui vit naître l'intérêt , vit évanouir le vrai bonheur : Ce fier Tiran lève sa tête hideuse ; il voit l'innocence & la paix régner sur les mortels ; il frémit. Sa colère s'enflame , il rampe , se replie , s'insinüe , se cache sous l'aparence des vertus , qu'il veut combatre. Il verse son venin subtil dans les cœurs , développe , excite les passions. L'humanité n'est plus qu'un nuage , dont il se couvre , & ce fantôme s'apelle justice. Il enfante les distinctions du fort & du foible , du beau & du laid , du tien & du mien , sources de l'indifférence , des divisions , de la haïne , qu'il masque sous le voile trompeur de la politesse. Née du sein de ces désordres , l'ambition

éleva

éleva son front audacieux & montra pour la première fois des Tirans & des Esclaves. Des Loix réprimèrent celle des petits, équilibrèrent celle des grands, & produisirent la chicane, monstre dont les replis tortueux échappent à son premier père, même en le servant. Des vertus fausses, mais comodes & brillantes, succédèrent à celles qu'on s'éforçoit de reléguer parmi les êtres imaginaires. C'étoit du clinquant substitué à l'or le plus pur ; mais il suffisoit pour tromper, pour éblouir le cœur de l'homme, qui revenoit souvent à la vertu, parce qu'il étoit fait pour elle. On parla peu, on conut moins encore l'humanité, la sagesse, la vérité ; l'essentiel consista dans la bienfaisance, la pudeur, la décence, la politesse. La gloire devint l'idole de tous les états ; la plus éclatante nâquit dans ces champs d'honneur couverts de sang humain ; chimère funeste, qu'on ne conut, ni ne pût conoitre dans des tems plus heureux ! L'Himen ne fut plus l'Amour ; séparés ils ne furent plus que le fantôme de ce qu'ils avoient été. Celui-là rendoit heureux ; ceux-ci donèrent à peine quelques plaisirs passagers ; le caprice, l'intérêt menèrent à l'un & à l'autre, les remords ou le repentir les suivirent tous deux. Tendresse innocente ! liens chers & sacrés & d'Amant & d'Epoux, n'êtes vous plus que de vains noms ? Thémire,

faisons qu'ils revivent en nous ; que ton cœur, l'azile des Vertus fugitives, le soit aussi de l'Amour ! Montrons aux mortels le prix des biens qu'ils ont méprisés, & que du moins ils les regrettent. Dans des lieux, loin du tumulte, la paix nous rendra plus agréables & plus précieux les dons de nôtre mère commune. Dans le silence majestueux de la nuit, nous goûterons cette satisfaction délicieuse qu'on éprouve à faire le bien. Le sommeil, qui vient à pas si lents chasser les foudres dévorans de l'oreiller des humains, fera naître les songes légers, qui répandront le plaisir jusques dans le sein de nôtre repos. L'Aurore, qui pour les autres ramène sur ses ailes humides l'inquiétude & la douleur, rouvrira nos cœurs à la joie, à la reconnoissance ; nous jouirons d'un Ciel pur, de nôtre amour, de nous mêmes ; aucun nuage n'altérera nôtre félicité ; mes yeux rencontreront les tiens, & nous serons heureux. La mort, ou plutôt le sommeil qui fermera pour toujours nos yeux à la lumière, ne nous pourra défunir, nous vivrons, nous mourons ensemble. Tels deux ruisseaux dont les ondes tranquilles & pures s'unissent pour ne se séparer jamais, tels ils serpentent long-tems, sur un lit de fleurs avec un doux murmure, & se perdent enfin dans l'Océan, dont ils tiroient leur origine.



E S S A I

Sur la Question proposée dans le Journal du dernier mois de Septembre, page 78 en ces termes : *Quel est le plus glorieux, ou de vaincre son ennemi par la vertu, ou de se vaincre soi même ?*

L'AUTEUR de cette Question en a une grande idée, puisqu'il la juge *digne des meilleures plumes*. Mais, ne lui déplaise, il ne devoit pas le dire ; car il n'en faudroit guères plus pour faire tomber la *Plume* des mains, à quiconque est assés judicieux pour l'avoir bone,

Scribendi rectè SAPERE est & principium & fons.

Peut-être [aussi, n'a-t-on parlé de la sorte, que pour doner aux étrangers une idée avantageuse de la modestie helvétique, dans la pensée, qu'aucun de nos Ecrivains n'auroit la témérité d'accepter ce défi. Peut-être, au contraire, n'est-ce ici qu'un piège, pour les fots du pais, qui se croiront invités à faire briller leurs talens sur une Question si ingénieuse & si profonde.

Quoi qu'il en soit, je veux bien courir

les risques de la tentative. Au fonds, qu'en peut-il arriver ? Si je réussis, voilà ma **PLUME** au rang des **MEILLEURES** qui voltigent dans l'Athmosphère du Journal ; si je ne réussis pas, la sottise d'une seule plume fera moins de tort à la Patrie, que d'honneur à la prudence des autres, qui ne se feront point exposées à la même confusion ; & encore, pourquoi ne consoleroit-on pas la mienne d'un

In magnis voluisse sat est ?

Je suppose d'abord que *vaincre son Enemi* c'est ici *vaincre la haine de son ennemi* ; & que par la *Victoire de soi même* on entend celle qui consiste à étouffer ses propres ressentimens contre lui. Ce n'est pas que les termes de la Question ne présentent d'autres sens ; mais celui-là paroissant le plus *digne d'elle*, il n'est pas juste d'incidenter la-dessus. Je répons donc ,

Que pour penser à vaincre mon ennemi à force de *vertu*, il faut déjà que j'en aie assez pour étouffer mes propres ressentimens ; car si je les conserve, contre un ennemi dont je cherche à dissiper la haine, il est clair, que ce n'est point par un mouvement de vertu que j'aspire à cette Victoire ; ce qui fortiroit de la Question. Or une *Vertu* capable d'étouffer de vifs ressentimens dans le cœur qu'elle

domine, l'est sans difficulté, de tout ce qui peut vaincre la haine d'un ennemi vertueux aussi, & dont la haine ne seroit pas d'un caractère plus opiniâtre que ces ressentimens là. En ce cas donc, la gloire de la *Vertu* est la même dans l'un & dans l'autre état. Mais si l'une des deux haines, qu'il s'agit de vaincre, est d'un caractère plus opiniâtre que l'autre, & par quelque raison qu'elle le soit, dans ce cas la Question se réduiroit à demander, s'il ne faut pas un plus grand effort pour fraper un plus grand coup.

Il pourroit encore arriver, que la haine de tel ou tel ennemi, seroit à l'épreuve de toute ma vertu, quoique très capable de vaincre un autre ennemi, qui en auroit assés lui même, pour être touché de la mienne. Je prie à mon tour, l'Auteur de la Question de nous dire, si la même vertu, qui vient à bout de l'un, est plus grande; & si elle est moindre quand elle échoüe sur l'autre? Je me rapelle un trait de l'Histoire Eclésiastique, qui rassemble tous les cas.

ST. GREGOIRE *de Naziance* étant malade, pendant le peu de jours qu'il occupa le Siège de Constantinople, un de ses ennemis entra chés lui, résolu de le poignarder. Mais frappé de la douceur, & se représentant tout d'un coup, ce qu'il savoit de la piété d'un si grand personnage, il se jette à ses pieds, lui

demanda pardon , & l'obtint sur le champ. La même vertu qui défarma ce malheureux , produisit son pardon. Pour savoir lequel de ces deux états lui est le plus glorieux , il faudroit savoir lequel étoit le plus difficile ; & pour cela , il faudroit pouvoir comparer le degré & le caractère de la haine , qui avoit d'abord animé l'assassin , avec la sensibilité de l'Evêque. Or le moien de faire cette comparaison ? La résolution d'égorger un saint Prélat , suppose , sans doute , une ame bien féroce ; mais le fiel d'une ame sainte est-il beaucoup plus traitable ? Ce qu'il y a de certain , c'est que la Vertu de ST. GREGOIRE , qui s'étoit fait respecter d'un brigand , ne fit que blanchir contre la jalousie de MAXIME , qui avoit été un très saint Moine de Thébaïde ; & que dans un Concile de 150 Evêques , qui tous faisoient profession d'honorer la Vertu de ST. GREGOIRE , cette Vertu ne fut pas capable de le soutenir , contre le plaisir secret qu'on s'y faisoit , de le mortifier , en se déclarant pour son indigne rival.

C'est à dire , que l'impression de la Vertu sur autrui , ne dépend pas plus du degré de la Vertu elle même , que du caractère de ceux à qui elle a , ou le bonheur , ou le malheur d'avoir à faire. Et come ce caractère varie à l'infini , il est clair que la Question proposée n'en forme point une , qu'on puisse résoudre avec quelque précision.

On me permettra de remarquer , à cette occasion , que les Questions les plus propres à mettre les bons esprits en mouvement , sont celles que l'on pourroit former sur les principes généraux de la RELIGION & de la MORALE. Ils sont , peut-être , moins connus qu'on ne pense ; au moins , il n'est que trop vrai , qu'on n'en convient guères , non-seulement entre les différentes sectes , mais dans chaque parti. Il est d'ailleurs sensible , que jusques à ce qu'on en convienne & qu'on attache précisément le même sens aux termes dont on se sert pour les énoncer , on manquera de règle comune sur les Questions particulières. Ceux qui ont un peu médité ces matières m'entendent bien , & sans m'arrêter d'avantage là dessus , je prends la liberté de proposer à Mrs. les Correspondans du Journal , come un exemple des Questions qu'on seroit bien aise de leur voir traiter , celle-ci : *Qu'est ce précisément que RELIGION & que VERTU ?*

Au reste , M. L. D. l'*Ainé* , qui se donne pour LE SUISSE , est prié de ne pas nous faire attendre trop long-tems , l'éclaircissement promis l'ordinaire dernier page 142 & sous la date , vraie ou fausse , du 2. Mai 1759.



L E T T R E

A Mlle. D. M.

Sur les causes de l'inconstance humaine.

IL n'est déjà que trop de tristes monumens de l'inconstance humaine ; ainsi je n'en fournirai pas une nouvelle preuve. Dans le séjour que j'ai fait à M. vous me parutes souhaiter qu'on traitat *des causes de l'inconstance humaine considérée philosophiquement*. Je vous dis que j'y penserois ; j'y pensai , je ne perdis point de vüe ma promesse : Constant dans mon dessein , j'ai continué , j'ai fini , & je vous expose les idées qui me sont venues dans l'esprit sur cette matière. Ma foible capacité , le peu de conoissance que j'ai des choses , mes réflexions encore peu étendües à bien des égards auroient pü être regardées come les causes & les prétextes légitimes de mon inconstance ; mais aussi la persuasion que j'ai , que c'est des perones les plus éclairées qu'on peut atendre le plus d'indulgenae , peut être encore la vanité , m'ont rassuré contre les obstacles , qui pouvoient m'arrêter. Quoiqu'il en soit , je m'enpresse à répondre

à vôtre demande : Heureux si je pouvois le faire avec autant de succès que je m'y porte avec plaisir !

Rien n'est plus constant que l'inconstance de l'homme. L'onde mobile, les nuages agités par le vent, & auxquels il fait prendre sans cesse de nouvelles formes, sont moins bizarres & moins irréguliers que la vie de la plûpart, même qu'un seul jour de cette vie. D'un moment à l'autre l'homme ne se ressemble point à lui même. Sa vie est une révolution continue de jugemens, de desirs, d'affections & de mouvemens. Aujourd'hui prévenu pour une chose, qu'il méprisera demain, il approuve ce qu'il a condamné. Il veut & ne veut pas. Envieux d'un objet qu'un moment de jouissance lui rendra dégoûtant, il change les objets de ses desirs & de ses affections, autant qu'il reçoit d'impressions. Ses mouvemens & ses démarches n'ont pour principe que le caprice & la mobilité de ses desirs.

Tel est l'homme en éfet, il va du blanc au noir,
 Condamnant au matin ses jugemens du soir.

BOILEAU.

L'homme est inconstant, c'est une vérité, sur laquelle l'expérience & le sentiment intérieur de chacun ne laisse aucun doute. Etrange état de l'homme ! Jamais fixé, toujours ir-

réfolu. Quelles peuvent être les causes de cette instabilité? Cherchons les; c'est là ma tâche; c'est à la remplir que je vais m'appliquer.

La constitution de l'homme (j'entens la corporelle, que je distingue de l'intellectuelle) me présente une première cause de cette inconstance. Oui, l'homme est inconstant, parce que sa constitution naturelle change tous les jours. Son état physique influe considérablement sur le moral: Il est certain que le degré de vivacité, qui anime les esprits vitaux dans son corps, détermine celle des impressions qu'il reçoit & des mouvemens qu'il exprime. Pour le mieux sentir, considérons l'homme dans deux extrêmes opposés. Voions le dans le feu de la jeunesse, & dans la décrépitude de la vieillesse. Qu'il est différent de lui-même! Autrefois ardent après les plaisirs vifs & impétueux, il n'a bien-tôt plus pour eux que du dégoût, tout au moins de l'indifférence. La raison en est bien claire: Dans la jeunesse, un sang bouillant couloit dans ses veines; échauffoit son tempéramment, transportoit vivement à son ame les impressions des objets, & le déterminoit à des mouvemens plus animés & plus violens. Ces mouvemens assortis à la vivacité d'un tempéramment fougueux exerçoient ses facultés sensibles & ne les fatiguoient pas. Cet exercice étoit

pour lui une source de sensations agréables & délicieuses ; c'est un homme altéré , qui veut étancher une soif ardente , & qui peut se satisfaire ; au lieu que dans la vieillesse , le sang , refroidi par l'âge , n'apporte plus que foiblement à l'ame les impressions des objets extérieurs. L'impression afoiblie , la sensation l'est nécessairement aussi ; le plaisir n'étant pas si vif ne se manifeste plus que par des mouvemens froids & languissans. La même quantité , que la vivacité du tempéramment rendoit nécessaire pour exercer les facultés du corps , devient dans la suite beaucoup plus que suffisante pour les fatiguer : Ce qui étoit autrefois une source de plaisirs , forçant une nature afoiblie par les années , le deviendroit des sensations les plus désagréables. L'homme dans ce cas est aussi différent de lui même , qu'un homme d'un naturel sanguin est différent d'un homme bilieux ou mélancolique. Jeune , il aimoit les plaisirs piquans & vivement sensibles , la danse , les spectacles , la musique & les bals ; vieux il n'a pour eux que de l'indifférence , si même il ne les condamne pas dans une pétulante jeunesse. Celle-ci les goûte avec volupté ; pour lui il ne trouveroit plus de plaisir à s'y livrer ; sa constitution a changé. Cette différence de goûts , rendue si sensible par la différence des âges , est assurément plus insensible , à proportion que les tems

font plus rapprochés ; mais elle n'en est pas moins réelle , & n'en tire pas moins son origine du changement de son état naturel.

Ce n'est pas seulement à l'exercice des facultés sensibles que le Créateur a attaché du plaisir , il nous en ouvre encore une source abondante dans l'exercice des facultés de l'ame ; nouvelle cause de l'inconstance humaine , la constitution intellectuelle. L'esprit de l'homme est naturellement actif , & c'est dans le déploiement de cette activité que résident ses plaisirs ; tout come le corps , l'esprit languiroit dans le repos , & n'éprouveroit qu'un accablant ennui. Cela posé , tout objet qui exerce sa pénétration & son activité , qui excite son admiration par quelque trait nouveau qu'il y aperçoit , lui devient intéressant & l'occupe agréablement , mais dès-que cet objet cesse de lui offrir quelque trait , auparavant ignoré , dès qu'il a fait toute l'impression qu'il pouvoit faire ; peu à peu cette impression diminue , le plaisir en devient moins vif , ensuite très foible , enfin insensible. L'activité de l'esprit en demande un autre sur lequel elle puisse s'exercer , & renouveler ses agréables découvertes ; ainsi cet objet , auparavant si précieux , devient fade & indifférent , disons mieux , dégoûtant & ennuyeux , & il fera place à un autre , qui éprouvera le même sort. Quel plaisir ne manifestent pas

les enfans , à la première vûe de leurs jouets ? Tous leurs mouvemens anoncent les plus vifs sentimens de joie ; elle brille dans leurs yeux & dans tous leurs traits. Il semble qu'on ne peut s'imaginer , qu'il foit un tems où ils les pourront quitter fans peine. Cependant bientôt acoutumés à en jouir , ils les regardent enfuite d'un œil indiférent & dégouté. L'home est enfant toute fa vie ; il ne fait que changer de jouets. Tel fe plaifoit un jour à l'impreffion mélodieufe d'un air de musique , qui dans la fuite ne peut l'entendre fans ennui ; tel fe forgeoit une efpèce de félicité de réfoudre quelque problème , de découvrir une vérité , qui l'aïant faïfie , en a détourné bientôt fon atention , pour la fixer fur quelqu'autre , qu'il regardera dans peu d'un œil auffi indiférent. Animé par ce goût inné pour la nouveauté , l'home promenera toûjours fes afections d'objet en objet , jufqu'à ce qu'enfin il s'arrête à celui , qui par fon infinité peut feul remplir fes defirs , en ouvrant à fon efprit un tréfor inépuifable de conoiffances , qui toûjours nouvelles & jamais parfaites , lui prépareront une fource intarriffable de félicité. Heureux le mortel , qui faura bien diriger cette utile inconfance , & qui faura faire fervir l'activité de fon efprit & fa constitution intellectuelle à fe procurer un bonheur constant & affuré !

L'esprit humain, qui ne met point de bornes à ses desirs, ni de fin à ses connoissances, est cependant borné : Nouvelle cause de son inconstance. Il ne voit pas d'un premier coup toutes les suites & les conséquences des choses. Frappé par les premières impressions, malheureusement acoutumé à s'y livrer dans les années de son enfance, il s'y arrête uniquement. Ebloui par quelque dehors séduisant, il se livre à l'objet qui le lui offre sans rien approfondir. Il craint d'être obligé de changer de sentiment : Sa vanité en souffriroit & sa présomption lui persuade, qu'il ne sauroit se tromper dans ses jugemens. Dès lors il poursuit l'objet de sa concupiscence avec toute l'ardeur dont il est capable ; mais bientôt détrompé de son erreur, victime de sa prévention, il paie souvent par de longues larmes de courts & dangereux plaisirs. Le succès ne répondant pas à son atente, il va chercher dans d'autres objets ce bonheur tant désiré. Il poursuit par tout cette ombre fugitive, toujours hors de son atente, jamais hors de sa vue ; son ame vuide encore, retombe dans sa première disette ; elle est en proie à des desirs sans cesse renaissans. „ Ah ! „ dit-il, si je possédois encore cet objet ; si je „ pouvois étendre ma fortune jusqu'à ce point ; „ si je pouvois m'unir avec cette personne ; si je „ parvenois à ce poste ; si j'étois à la cour, à

„ la ville , à la campagne, je ne desirerois rien
 „ de plus : Il ne manqueroit rien à mon bon-
 „ heur „. Le sort favorise-t-il ses souhaits :
 Il est tout étonné que son imagination présomp-
 tueuse lui ai grossi les objets , & que sa pré-
 vention , trop facile à se laisser surprendre ,
 l'a misérablement aveuglé. Un objet vu dans
 l'éloignement est bien différent de ce qu'il est ,
 envisagé dans toutes ses faces & dans son juste
 point de vüe : Tels sont en général les objets
 de ce monde ; trompeurs dans leurs aparen-
 ces , souvent funestes , du moins dangereux
 à celui qui les possède. Si donc l'home ,
 borné dans ses conoissances , s'aïdoit du
 télescope de la réflexion , & rapprochoit par ce
 moien les objets qui le séduisent , pour les
 considérer de près , il n'auroit pas tant d'er-
 reurs à corriger. Découvrant à son esprit la
 nature des choses , le fonds des objets , la
 réflexion lui feroit apercevoir dans l'avenir
 cette suite d'événemens sinistres & fâcheux ,
 que sa sotté & ridicule prévention lui empè-
 che de prévoir. Il verroit, en un mot, le
 serpent caché sous les fleurs. Là ce seroient
 des envieux ; ici des opositions d'humeur &
 de caractères , inconües au premier coup
 d'œil ; là de l'ennui ; ici des embarras & des
 importuns. Ces découvertes lui épargne-
 roient bien des douleurs , source fatale d'in-
 constance. Oui, si les goûts de l'home étoient

fondés sur une conoissance foncière des objets de ses afections, ils ne seroient pas si variés ; mais pendant que l'homme sera énémi de la réflexion, il sera toujourns inconstant dans ses vües. Sans sistème assuré, baloté, agité tour à tour par tous les diférens objets qui peuvent enflamer ses desirs, il cherchera toujourns un bonheur assuré, par tout où il ne sera pas. Mortels insensés ne vous fixerés vous jamais ! Ne serés vous jamais contens ! Ne serés vous jamais heureux ! Voulés vous savoir le moien de fixer vôtre course vagabonde ?

Venés, je prendrai soin de conduire vos pas,
Guidés par mes avis, vous ne broncherés pas.

Pendant que l'homme aura quelque chose à desirer pour son bonheur, il sera inconstant ; & il sera dans le cas, aussi long-tems qu'il ne trouvera point d'objet, dont la jouissance soit une source intarissable de bonheur. Le trouvera-t-il sur cette terre ? Mais ils finissent tous ; lui même les quitera un jour ; & l'idée seule de cette fin seroit capable d'empoisonner tous ses plaisirs : Car peut-on jouir avec une vraie satisfaction de ce dont on est assuré qu'on ne pourra plus jouir. L'Agneau bondiroit-il sur l'herbe, s'il conoissoit le moment de sa mort ? Où trouvera-t-il donc

ces objets seuls dignes de ses recherches ? Dans la Religion. C'est là qu'il trouvera de quoi satisfaire ses desirs limités. Une heureuse immortalité lui est présentée sous les images les plus séduisantes : C'est-là qu'il trouvera cet objet , dont la conoissance fera une source féconde de plaisirs toujours renaissans. O que le sistème de la Religion est admirable ! Qu'il est bien assorti à la nature de l'home , fait pour le bonheur & pour un bonheur infini ! Pour vous , fabricateurs de sistèmes impies , qui bornés l'home au court espace de cette vie , & qui lui ôtés , du moins rendés inutile le desir le plus naturel de son cœur , coment le fatisferés vous ? Coment fixerés vous ses pas irrésolus ! Homicides cruels , vous ne lui faites voir par tout qu'une triste fin , que l'anéantissement : Vous ne lui ofrés qu'un bonheur court & traversé par mille craintes. Il est réservé à la Religion seule , cette émanation d'enhaut , de fixer ses regards sur une béatitude infinie.

Mais il ne suffit pas de conoitre un objet propre à nous rendre heureux , il faut encore employer tous les moyens de s'en mettre en possession. L'home donc , qui voudra son bonheur , ne doit jamais perdre de vue l'objet qui peut le lui procurer. Informé de la route qu'il doit suivre pour y parvenir , il aura soin de ne s'en écarter jamais. Il pesera

soigneusement toutes ses démarches : Il fera un plan de vie fixe, qu'il partagera entre des occupations honêtes & d'utiles délassemens, qui lui prépareront des forces & du plaisir dans le travail de sa vocation. Sur le point de se déterminer, il se dira à lui même, quel est mon but ? Cette action, cette affection de mon cœur, cet objet qui me tente, est-il dans le rang des moïens que je dois employer pour y arriver ? A-t-il le sceau de l'éternité où je tends ? O ! si l'homme avoit ainsi toujours toute son existence devant lui ; s'il subordonoit toutes ses démarches, ses desirs, ses affections, ses mouvemens à un principe supérieur & unique, jamais il ne seroit la proie de l'inconstance. On ne le verroit jamais, flotant, embarrassé, combattu,

Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

BOILEAU.

Mais pendant que l'homme ne fera pas fixé par les grands objets de la Religion, il sera inconstant. C'est à cela que je me réfume.

Je finis, il est tems. Il n'est pas nécessaire de vous dire, que j'aurois souhaité de vous satisfaire. Nous aimons généralement être bien imprimés dans l'esprit des autres ; il seroit bien flateur pour moi d'é-

tre aprouvé par un esprit aussi judicieux que le vôtre. Oserois-je vous prier, aimable URANIE, de me communiquer ce que vous pensés sur ces chétives productions de mes méditations. Que votre modestie ne s'alarme point ; elle peut se reposer sur la discrétion de celui, qui fera constamment avec les sentimens d'admiration dûs à vos talens distingués & à vos connoissances, & avec la considération la plus respectueuse,

Votre &c.

M.

A. N. C. P.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts de LION fit l'ouverture de sa Séance publique le 25 Août dernier, par l'adjudication du Prix de Mathématiques. Le sujet étoit, de *trouver la figure des pales des rames la plus avantageuse, & de déterminer, relativement à cette figure, la longueur la plus convenable des rames des Galères, celle de leurs parties intérieures & extérieures, & la grandeur de leurs pales.* L'Académie jugea à propos de partager le prix entre les Mémoires N^o. 2. & N^o. 3. - Le N^o. 2. venoit de Bâle, de Mrs. BERNOULLI fils & JEANNERET: Il a pour devise *Lentandus remus in unda.* L'épigraphe de N^o. 3 est *Fecit usus artem.* Comme ces Mémoires étoient remplis de termes de Géométrie & de calculs algébriques on n'en fit pas la lecture; mais M. l'Abé VALERNOD, Directeur, y suppléa par une exposition succinte du problème, de ses difficultés & de ce qu'il falloit trouver pour le résoudre.

M. le Président de FLEURIEU, Secrétaire perpétuel pour la Classe des Belles-Lettres, prononça l'éloge historique du Père *Pierre BIMET*, Jésuite, Grand Préfet des études

au Colège de Lion & Académicien ordinaire, qui mourut le 17 Mai de cette année.

M. GENEVE, ancien Echevin & Syndic de la Ville de Lion, aiant été élu Académicien, pour remplir la place que l'Académie a destinée au comerce, prit séance le même jour & fit son remerciement à la Compagnie. Il lut ensuite un Discours, dans lequel, après avoir examiné combien le comerce est nécessaire aux homes & quelle en a dû être l'origine, il trace une ébauche historique de ses progrès & de ses vicissitudes, depuis le tems où les Egiptiens comencèrent à lui donner une étendue, qui mérita l'attention des Historiens, jusqu'au siècle présent. Il anonça un plan de travail assés vaste, qu'il se propose de remplir, & dont l'objet est de décrire le genre de négoce de chacune des Nations, qu'on peut appeller comérçantes en les considerant séparément, en y ajoutant les réflexions, qui lui paroîtront les plus convenables, pour l'avantage du comerce de la France.

M. le Chevalier de BORY termina la séance, par la lecture d'une imitation en vers françois de l'Ode XIX du II. Liv. d'HORACE, qui comence par ces mots *Bacchum in re-motis* (*).

T 3

(*) Ce morceau pourra trouver place dans nos pièces de poésie le mois prochain.

M. BARTHE , Directeur , ouvrit la séance de l'Académie des Belles Lettres de NARSEILLE , le 25 Août , jour de ST. LOUIS , par un discours relatif à la circonstance. Selon l'usage , il y fit entrer l'éloge de M. le Maréchal de VILLARS , Fondateur de l'Académie. Il lut ensuite un précis de la vie d'ALEXANDRE.

Cette lecture fut suivie de celle du Discours , qui a remporté le prix sur ce sujet : *A quels caractères on distingue les ouvrages de génie des ouvrages d'esprit.* Son Auteur est M. FLORET de *Marseille* , qui reçut le prix des mains de M. le Duc de VILLARS , & fit son remerciement.

On lut ensuite l'Ode couronnée , dont le sujet étoit *les Tournois*. Elle est de M. FERRAND de *St. Firmin* , de *Bourbon-les-Bains*.

La lecture d'une traduction en vers d'un morceau de l'*Iliade* , & celle d'un morceau de l'*Eneide* , terminèrent la séance.

Pour sujet du Prix de Poésie pour l'année prochaine , l'Académie a proposé *La Pêche*. Ce sujet doit être traité , au choix des Auteurs , soit dans une Ode , soit dans un Poème à rimes plates de 100 vers au moins , ou de 150 aux plus. Les ouvrages pour le concours doivent être adressés à M. DULARD , *Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille*. M. CHALAMONT de la *VISCLEDE* , qui a

exercé pendant long-tems ce pøste dans l'Académie d'une manière distinguée , est décédé le 22 Août , à l'âge de 60 ans. Son caractère & ses talens supérieurs justifient les regrets que l'on ressent généralement de cette perte , & fourniront une ample matière à l'éloge de cet Académicien.



S E C O N D E L E T T R E

Sur la Mort d'ABEL.

MONSIEUR ,

J'AI lû , depuis ma première Lettre , les remarques des Journalistes de *Trévoux* sur le Poème de la mort d'ABEL (*). J'en ai été satisfait en général , mais je ne saurois être de leur avis sur une de leurs principales critiques. Ils prétendent que l'ouvrage devoit finir à la mort d'Abel , & voudroient retrancher le cinquième chant : Voici leurs propres paroles : *Le dénouement , c'est à dire la mort d'Abel , arrive dans le IVme chant ; le cinquième devient par là un hors d'œuvre , que le bon goût doit supprimer , & dans une autre en-*

(*) *Mémoires de Trévoux* , Mai 1760.

droit, après avoir rapporté la description de la mort d'ABEL, faut-il que le Poème ne finisse point ici, disent-ils : La suite offre il est vrai de beaux endroits, mais on se ressouvient qu'ABEL n'est plus ; c'en est assez pour indisposer contre des beautés, qu'on regarde comme étrangères, parce qu'elles ne tiennent point à l'action principale, qui est censée terminée. Quoi ! dans ce Siècle philosophique voudra-t-on toujours affervir le goût, gêner par des entraves un sentiment libre, l'assujettir à des règles, fondées, non sur des principes invariables, mais sur une expérience, qui n'est point exclusive ! Quelques Poètes anciens & modernes nous ont intéressés, nous ont émus, en suivant une certaine route ; il s'enfuit de-là qu'elle est bonne, mais non qu'elle est la seule qui conduise au même but. M. GESNER a prouvé ce que j'avance ; ses lecteurs admirent son dernier chant ; plusieurs même lui donnent la préférence. En effet, de combien de beautés n'est-il pas rempli ? La peinture touchante des douleurs de la première famille de l'Univers, les remords, si bien ménagés de CAIN, la conduite admirable de sa généreuse épouse ; tous ces tableaux frappent & attendrissent le Lecteur. ABEL n'est plus, il est vrai, mais tout est-il disparu avec lui ? Les autres personnages du Poème ne méritent-ils pas notre attention ?

Peut-être quelqu'un de ces critiques , qui s'attachent servilement aux règles , blâmera-t-il M. GESNER de les avoir fait paroître avec avantage : Ils devoient être de simples machines (dira-t-il) destinées uniquement à faire joüir la grande machine , le Héros du Poëme. Mais enfin , MONSIEUR , G. a pensé différemment ; il les a peints de manière a nous les rendre tous intéressans ; par-là les beautés du Vme chant ne sont point *étrangères*. Loin de rebuter par de froides critiques ceux qui tentent de multiplier les routes qui mènent au Temple du goût , encourageons leurs efforts ; & pour juger si le succès les couronne , consultons le sentiment , plus sûr que toutes les règles.





L E T T R E

A l'Auteur de l'idée du Poème qui a pour titre LA MORT D'ABEL, inserée dans le Journal d'Octobre page 153.

JE n'avois fait, *Monsieur*, qu'annoncer la *Mort d'Abel*: Vous en avez donné une idée plus développée dans votre lettre, que j'ai lû avec beaucoup de plaisir. J'ai été flaté de l'approbation que vous donés à la mienne, je devois l'être: C'est ce qui m'engage à m'adresser à vous, *Monsieur*, pour justifier ce que j'ai avancé, au sujet du morceau sur l'entoufiasme. Je ne crains point d'ennuier les lecteurs de ce Journal: Peut on s'ocuper d'un objet plus intéressant pour la Nation en général, pour chacun de nous en particulier! Je ne demande qu'à m'éclairer, & je ferai charmé si vous voulés bien me répondre autrement que par une simple assertion: C'est vous que je prens pour juge.

Vous trouvés cet éloge de l'entoufiasme *naturel, bien placé, & bien exprimé*. Il est bien exprimé, très bien même: Ne feroit ce point, *Monsieur*, cette beauté d'expression, qui vous a ébloui, & ne le croiriés vous point *bien placé*, parce qu'il est bien exprimé? Le dé-

but d'un Poème doit être court & simple, je le répète, ce principe n'a jamais été combattu. *Promettre peu, tenir beaucoup* doit être la devise de tout Poète Epique.

Le début du Poème sur la mort d'ABEL ne me paroît avoir aucune de ces deux qualités. Il n'est pas simple, puisque M. G. y peint l'entouffiasme du grand Poète Epique, avec les couleurs les plus fortes & les plus brillantes : N'est-ce pas anoncer qu'il possède ce qu'il peint si bien ? N'est-ce pas nous faire espérer d'en trouver par tout des traits ? Il n'est pas court, puisqu'il entre dans des détails, puisque cet éloge renferme trois pages. Je crois, *Monsieur*, pouvoir encore mieux vous prouver à vous en particulier, que ce morceau n'est pas bien placé ; & cela par l'idée que vous vous êtes formé de l'ouvrage de M. GESNER.

Peut-être, dites-vous, y chercherés vous en vain ces peintures fortes & énergiques, qui élèvent & transportent l'ame, ces idées sublimes de MILTON... Ce beau & magnifique désordre de l'ARIOSTE &c. Comparés, Monsieur, ce morceau sur l'entouffiasme avec ces beautés qui manquent, suivant vous, à la Mort d'ABEL, & vous serés convaincu, que M. G. n'a pas tenu ce qu'il promettoit. Son ouvrage, dites vous, plait, intéresse, touche. Ce n'est pas là le caractère de l'entouffiasme :

Et supposé que cet éloge eût pû figurer à la tête du Poëme sur le Paradis perdu , il est déplacé à la tête de cet ouvrage-ci.

Après la lecture de vôtre lettre, j'ai lû avec un bien grand plaisir celle de M. le Marquis M. de MIRABEAU. Permettés que je vous communique, *Monsieur*, quelques réflexions qu'elle m'a fait faire.

Petits Auteurs ! qui déclamés contre l'ingratitude du siècle ; taisés vous ! Vos murmures ne prouvent que ses lumières. Non ! il n'est point ingrat. Les beaux génies recueillent pendant leur vie le fruit de leurs travaux. Ils voient , dans ce siècle éclairé , si je puis me servir de cette expression , ils voient leur réputation. Les uns jouissent de leur gloire ; les autres , en bien plus petit nombre , jouissent outre cette gloire , de l'estime de leurs contemporains. Tel est le cas de M. G. Tous ceux qui ont écrit sur son Ouvrage , tous les Journalistes , dont les jugemens sont ordinairement aussi diférens que leurs talens , s'accordent à lui doner les éloges qu'il mérite , & ne varient point essentiellement. Mais le suffrage de l'*Ami des homes* met le dernier sceau à ceux qu'il a déjà reçû. Si M. G. nous a peint , come j'aime à m'en flater , ses mœurs dans ses ouvrages , il ne peut avoir lû ces expressions , *ce Poëme m'a fait pleurer , & beaucoup pleurer ; je le mets au rang des livres , qui*

ont fait du bien à mon ame, & au premier rang, il ne peut les avoir lû, dis-je, sans une émotion bien vive & bien agréable, & il se fera écrié, après cette lecture, je suis païé.

„ Permits, Auteur charmant! qu'un de tes
 „ admirateurs t'exhorte à te rendre toûjours
 „ plus digne d'un éloge aussi flateur. N'ou-
 „ blie, dans aucun instant de ta vie, que tu
 „ fus le chantre de la vertu & de l'humanité!
 „ Fais qu'on ne distingue jamais M. GESNER
 „ de l'*Auteur* du Poème sur la mort d'ABEL.

Je reviens à vous, *Monsieur*. Que la lettre de M. le Marquis de MIRABEAU est belle! On y trouve ces pensées neuves, vives, nerveuses, cette indépendance des préjugés, ce goût pour la Philosophie, pour l'humanité, qui caractérisent tous les Ouvrages de l'*Ami des homes*. Ne croiés vous pas avec moi, *Monsieur*, qu'il peut se dispenser d'y mettre son nom, & que ceux qui ne les reconoîtront pas ne sont pas dignes de les lire.

J'ai été arrêté par une seule phrase de cette lettre, la voici: *Ils ne peuvent être parvenus à moi que fort déguisés par une traduction, & dans une langue aussi étrangère à la nature, que le sont les mœurs de ceux qui la parlent.* Plusieurs personnes appliquent ces derniers mots à la langue Allemande; quant à moi je crois qu'il est question de la Françoisé. Ne trouvez vous pas cette phrase obscure, & à travers

son obscurité, croiés vous que la pensée soit juste ? C'est ce que je soumets, *Monsieur* à vos lumières, de même que le premier article de ma lettre.



APOLOGIE DES JOURNAUX.

A M. de T.

Vita sine Litteris mors est.

APRE'S vous avoir parlé de la Poësie, de l'Eloquence, de la Rhétorique, de la Traduction, & des Académies de Province, assés injustement ataquées, il manqueroit, dites vous, quelque chose à mon plan, si je ne vous disois rien des Journaux, qui ont aussi leurs adverfaires ainsi que leurs apologistes. Vous me demandés de quel côté je me range, & si je suis du nombre de leurs ennemis ? Come mon sentiment n'est d'aucune conséquence dans la République des Lettres, je ne me ferai aucune peine de vous le dire, & de faire quelques Remarques sur ce sujet. C'est ici où l'on peut faire impunément usage de la liberté de penser & d'écrire, puis que cette matière n'intéresse ni l'Etat ni la Religion.

Les Censeurs des Journaux disent, qu'ils autorisent la paresse, que par leur moien, on usurpe à peu de fraix, le titre de Savant, mais qu'on n'aquiert qu'une érudition superficielle & empruntée, puis qu'on néglige les originaux, qu'on se borne à de simples Analises, & qu'on n'aprofondit point les matières. On y apprend un peu de tout, & l'on ne fait rien parfaitement. On n'a sur les Sciences, que des lueurs foibles & légères; on voltige sur chaque sujet, sans se fixer sur aucun. De-là vient que nous n'avons plus de SCALIGERS, de SAUMAISES, d'ÉRASMES, de LE CLERCS & d'autres Savans de ce mérite. Nôtre savoir n'est qu'une espèce de papillotage, affés semblable à ces boules de savon, qui brillent de mille couleurs, mais qui ne contiennent qu'un air raréfié, & qui sont le jouet des vents. Voilà à peu près ce que disent avec emphase les Censeurs des Journaux, & voici ce qu'on peut leur répondre. D'autres le feroient mieux que moi, mais en attendant leur replique, je tacherai de résoudre ce problème.

Vous dites, Mrs. les Savans, que les Journaux autorisent la paresse. Je pense au contraire, qu'ils sont propres à nous en garantir, ou à nous en corriger. Je conois telle persone, qui ne liroit point de gros Livres, sur tout, des Ouvrages d'érudition,

si on ne les trompoit , en quelque sorte , en excitant leur curiosité par des Extraits , qui renferment ce que ces Ouvrages ont d'utile , d'agréable & d'essentiel. C'est come un portrait en mignature , qui contient en petit , tous les traits de l'original. Par-là , on accoutume l'esprit du Lecteur à la clarté , à la précision , & à la justesse ; on guérit son ignorance , en forme son goût , & on perfectionne son jugement. Je suppose ici un Journaliste éclairé & judicieux , qui possède la matière , qu'il traite , qui soit impartial , qui relève les défauts d'un Ouvrage avec finesse , & en développe les beautés avec plaisir. Un bon extrait n'est pas le coup d'Essai d'un apprentif. Il y a telle Analyse dans les Journaux de BAYLE , de Le CLERC , & de BEAUVAL , qui vaut mieux que le Livre même dont ils ont fait l'Extrait , parce qu'ils ont joint leurs observations & leurs propres pensées à celles de l'Auteur , qu'ils ont éclairci ce qui étoit obscur , abrégé ce qui étoit long & diffus , & corrigé ce qui étoit défectueux , & rempli le vuide qu'ils ont laissé. A quoi nous sert un amas de connoissances mal digerées & ce fatras de mots , qui remplit le mémoire & laisse l'esprit vuide ? Il est plus facile d'exposer ses propres idées , que de rendre compte de celles des autres.

Un autre avantage des Journaux , c'est la
diversité

diversité des matières qu'ils contiennent (*), chaque Lecteur y trouve ce qui convient à son goût, ou à sa profession. On y voit en quelque sorte le tableau de la République des Lettres; les progrès des Arts & des Sciences, chés toutes les nations; les nouvelles découvertes; quels sont les Livres qui méritent nôtre attention, & les Savans qui sont dignes de nos éloges.

Les Journaux d'ailleurs ne font qu'annoncer les Livres nouveaux, & n'excluent pas la lecture des Originaux & des anciens ouvrages. Il y a telle Pièce fugitive, excellente dans sa briéveté, qui offre des vues nouvelles & fort étendües, qui seroit perdue pour la République des Lettres, si les Journaux ne lui donoient quelque consistance, & n'en fixoient la durée. Mais, dit-on, tout n'est pas également bon; les matériaux de cet Edifice ne sont pas tous de la même force, parce que différentes mains travaillent à l'élever, & que parmi les ouvriers il y en a de foibles; cela est vrai; mais cette variété même a ses avantages. Si les Ecrivains ne sont pas tous d'un

(*) Voici un Conseil que M. de VOLTAIRE done à un Journaliste. *Tout peut entrer dans vôtre Journal, jusqu'à une Chan son qui sera bien faite; rien n'est à dédaigner. La Grèce qui se vante d'avoir fais naître PLATON, se glorifie encore d'ANACREON, & CICERON ne fait point oublier CATULLE.*

génie supérieur, les Lecteurs aussi ne sont pas tous des esprits sublimes ; il convient qu'il y ait dans les Journaux des pièces, qui soient à leur portée, & proportionnées à leur intelligence. Il faut aux uns une nourriture exquise & délicate ; l'estomac des autres s'acomode mieux d'alimens plus grossiers & plus communs. Comme les besoins du corps sont différens, il en est de même de ceux de l'esprit. Un Journal est une espèce de Jardin, où il y a toutes sortes de fleurs & de fruits ; chacun peut y cueillir ceux qui sont de son goût & laisser les autres avec les ronces & les épines (*). Après tout, qu'on n'envoie aux Journalistes que des Pièces choisies, ils jetteront au rebut les médiocres, & mieux encore les mauvaises ; on ne daigne pas ramasser des pièces de fer ou de cuivre, si l'on en trouve abondamment d'or & d'argent.

Je terminerai ici la petite Apologie des Journaux ; peut-être irai-je plus loin une au-

(*) On pourroit comparer les fatires & les critiques amères aux ronces & aux épines qui piquent de tout côté. Voici encore un conseil judicieux de M. de VOLTAIRE au même Journaliste. *Sur tout, en exposant les opinions d'un Auteur, en les appuyant, ou en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un Ecrivain sans l'éclairer, ou le convaincre. Point d'animosité ni d'ironies. Faites aimer à vos Lecteurs la vérité, de quelque part qu'elle vienne.*

tre fois , & vous parlerai-je de l'origine & du caractère de quelques Journaux , que j'ai lû avec attention ; mais je ne saurois vous faire l'histoire de tous ; la tache seroit trop grande pour moi , qui n'aime pas les longs Ouvrages. D'ailleurs le Journal Helvétique est trop court , pour y pouvoir inferer des morceaux , qui demandent quelque étendue ; cela nuiroit trop à la variété qui y est nécessaire , & qui l'a soutenu depuis l'an 1732 , où il a comencé. Je ne conois point de Journaux , qui aient duré aussi long-tems. Il faut bien qu'il ne soit pas sans mérite , puis qu'il a résisté à une si longue épreuve ; c'est un bâtiment dont toutes les pierres ne sont pas de marbre ou de jaspe ; mais il faut qu'il soit solide , puisque le tems ne l'a point ébranlé.

On en avoit comencé un à *Genève* l'an 1740 sous le titre de *Recueil Littéraire*. On y trouve de très bones Pièces , & de la meilleure main ; mais , come les Auteurs n'avoient pas dessein de le continuer , & qu'ils ne se proposoient que de faire un simple *Essai* , ils se bornèrent à en donner deux parties , laissant à d'autres le soin de poursuivre une carrière , qu'ils avoient ouverte avec succès , malgré quelques oppositions. Come ils travailloient sans intérêt , pour s'instruire eux mêmes & pour faire honneur à leur Patrie , peut-être auroient-ils mérité plus d'encoura-

gemens , du moins de la part de leurs Concitoyens , car ils furent honorés du suffrage de quelques Etrangers célèbres dans la République des Lettres (*).

Le but du moins que se propofoient les Journalistes étoit fort louable , & méritoit quelque indulgence ; leur dessein étoit de faire aimer l'étude , & de doner quelque idée des Arts & des Sciences , à ceux qui les ignorent. Par-là , on entre , en quelque sorte , en comerce avec les Anciens & les Modernes. L'Esprit s'enrichit de leurs trésors , à mesure qu'il s'éclaire , il s'élève & s'anoblit. En multipliant nos conoissances , nôtre existence semble s'étendre au de-là du lieu & du siècle où nous sommes : L'étude ne laisse pas sentir l'ennui de la solitude , & nous fortifie contre les dangers du monde & des passions. Elle est la source de cette satisfaction douce & innocente , que goûte nôtre ame en faisant un bon usage de ses facultés.

GENÈVE.

(*) Il faut rendre ici justice à quelques Savans de Genève , qui pour encourager les Editeurs de ce Journal , & exciter l'émulation de leurs Compatriotes, fournirent de bons matériaux. Tels furent Mrs. les Professeurs CALANDRINI & de ROCHES , le célèbre M BAULACRE . Parmi les Etrangers , M. le Professeur de CROUZAS , M. ROQUE , M. DU LIGNON , & d'autres Savans qui ne voulurent pas être nommés.



A M R. P.

*Sur la seconde Réponse à Mad. L. inserée le
Mois dernier pag. 175.*

MONSIEUR,

Vous me demandés mon sentiment sur la seconde Réponse à Madame L.... que vous trouvés, dites vous, à tous égards fort bone. C'est beaucoup qu'un home tel que vous en porte ce jugement ; il me semble que cela fust, malgré la grande variété d'opinions qu'on remarque parmi les homes, pour que cette rare pièce, véritable chef d'œuvre, soit à l'abri de toute critique : Cependant, come vous souhaités de savoir ce que j'en pense, ce qui est très gracieux & très poli de vôtre part, je vous dirai, avec la franchise que vous me conoissés, que je suis tout à fait de vôtre avis. Cette lettre, où l'on voit briller l'agrément, & les graces du stile, la justesse des pensées, la solidité du raisonnement, l'énergie des expressions, les traits d'un génie supérieur, mérite assurément les éloges que les gens éclairés & de goût lui ont donés : C'est dommage, que le personnage dont on a

pris le nom, n'en foit pas l'Auteur; elle ne contribueroit pas peu à faire l'apologie de Madame L...

Vous me témoignés vôte étonement de ce que cette Réponse a parû si tard; vous comprenés bien, *Monsieur*, qu'une pièce de cette nature, ne pouvoit pas s'exécuter dans un jour, ni dans deux jours, & que pour la faire parvenir au point de perfection où elle est, il ne faloit pas moins que le tems qu'on y a employé; & come il est à préfumer qu'elle n'est pas l'ouvrage d'une seule persone, il n'est pas douteux qu'il n'ait falu bien des entrevües & des consultations avant que d'y mettre la main. Voilà aparemment la raison de ce retard: Je passe à l'examen particulier de la Lettre.

Convenons, *Monsieur*, de ce principe, que la vertu peut-être exercée indépendamment de tout motif d'orgueil: L'illustre personnage que nous admirons l'a décidé; il a trop de lumières, il est trop judicieux, pour qu'on puisse révoquer en doute ce qu'il dit là dessus. Voici coment il s'exprime: *Reconnoissés, Madame, aussi bien que vos trois compagnons d'œuvres, auxquels je répons en même tems, que la vertu peut aller sans la vanité, puis qu'on a daigné répondre à vôte lettre.* Voilà sans doute un raisonnement concluant & sans replique. Je défis le plus célèbre Dia-

lecticien de l'Europe de le détruire. Il doit donc rester pour constant, qu'une vérité appuyée sur une preuve si claire, si convaincante, ne doit plus être contestée, à moins qu'on ne fasse violence au bon sens, dont on doit se faire une loi de suivre les règles, pour juger sainement des choses.

C'est suivant ce sage principe qu'on débite de si excellentes choses sur le *sujet de la conformité qu'il y a entre l'ivresse & la passion*. Il est vrai que ce n'est qu'une légère ébauche, mais il n'est pas moins certain, qu'elle donne une idée bien avantageuse de son Auteur: En effet, que d'esprit, que de délicatesse, que de pénétration, que de sens n'y remarquet-on pas? Elle renferme des réflexions très-justes, & très-rélatives au sujet, & qui démontrent un esprit qui s'est fait une étude de conoître le cœur de l'homme dans les divers états où il peut se trouver. J'y vois un homme qui, sachant le rapport qu'il y a entre l'ivresse & la passion, en parle pertinemment; pour cela, il entre dans un détail qui caractérise à merveille l'une & l'autre, & qui ne laisse aucun lieu au doute. Je me rends à ses raisons avec toute la déference que je dois à ses lumières supérieures, & je me félicite extrêmement de ce que ce brillant astre du monde littéraire, de qui je n'avois jusques ici aucune notion, m'est aujourd'hui connu. Je souhaite avec ar-

deur qu'il continue à nous donner quelques pièces *frappées de toutes les forces de son esprit*, ornées de ces grands mots, si admirablement employés, tels sont ceux de *Monitoire*, de *maussade* &c.

Je ne dois pas oublier de dire un mot sur la question, touchant la *différence essentielle entre chasser les démons par Belzébuth & être en bon exemple par de mauvais principes*, qu'on propose à traiter : Cette question me paroît être d'un bon Théologien, très capable d'en donner la solution lui-même. Quoi ! expulser les démons par Belzébuth : Quel vaste champ pour un Pharisien ! Je lui aurois une obligation au dessus de toute expression, s'il vouloit se donner la peine de traiter ce sujet intéressant, avec cette précision, cette élégance, cette emphase, cette méthode, cette solidité, qui le caractérisent si bien ; car encore une fois (*) ; il est très à même de traiter dignement une telle question.

(*) Voici la judicieuse remarque sur cette énergique expression, *Journal Helvétique du mois d'Octobre* p. 177. Il n'est pas difficile de découvrir, pourquoi l'Auteur de cette remarque, s'il écrivoit sur des sujets graves, se serviroit de cette expression à chaque phrase, c'est qu'il prononce la pénultième lettre du mot *encore*, avec beaucoup de grace.

Je finis, *Monsieur*, en vous priant d'agréer les assurances de la considération distinguée avec laquelle je ferai invariablement & sans réserve &c.



L E T T R E

A M. PETIT PIERRE, *l'Ainé, Ministre du St. Evangile & Pasteur de l'Eglise de Neuchâtel.*

M O N S I E U R ,

VOICI une Ode tirée du Pseaume CIV. que j'ai l'honneur de vous offrir. A qui pourrai-je présenter une pièce, qui ne traite que de la grandeur, de la puissance, & de la bonté infinie de Dieu, qu'à l'un de ses Ministres. Je vous la dois à vous, *Monsieur*, par cette raison; mais aussi parce-que vous en avés fait naitre l'idée par vos Sermons, où vous avés recomandé la lecture de ce Pseaume à vos Auditeurs. Je ne fais si j'ai réussi dans mon but, mais si vous y trouvés quelque chose de bon, la gloire en est due à Dieu seul, de qui viennent toutes nos lumières. Pour ce qu'il y a de foible, certes il est de moi, cependant excusable, si vous considérés que depuis environ deux ans que je m'exerce en Poésie, j'ai

presque toujours été obligé de me défendre contre des maladies facheuses , qui m'ont contraint au genre de vie le plus extraordinaire , qui ait peut-être jamais été pratiqué par les homes , & enfin contre d'autres accidens , dont une partie vous est contée. Peut-être trouverés vous quelques endroits un peu languissans dans cette piéce , & qui n'ont pas ce feu que demande l'Ode , mais si vous faites attention à la longueur de ce Pseaume , au sujet qu'il traite , & aux transitions qui s'y trouvent , vous verrés qu'il étoit bien difficile que l'Esprit se foutint dans son activité. La 13me. Strophe tient plus que les autres du caractère de l'Ode , mais aussi j'en ai pris les idées dans le XLI. chapitre de JOB , & la description que Dieu fait lui même du Leviathan ne laisse rien à desirer à l'Esprit , de tout ce qu'il peut souhaiter sur ce sujet. J'en donnerai s'il plait au Seigneur , deux , l'une sur le Ps. LXXXI. & l'autre sur le CVIII. où vous trouverés plus de l'esprit de l'Ode , que dans celle-ci.

Enfin , *Monsieur* , recevés la s'il vous plait telle qu'elle est & souvenés vous que ma première piéce , un peu méditée , fut faite il y a un an , sur le 53. Chapitre d'ESAIÉ & parut dans le Journal du mois de Nov. passé. Si je n'ai pas réussi , je suis doublement malheureux , car je crois que depuis le tems du Roi

Prophète , jamais home n'a eû tant d'envie de loüer Dieu , & de le loüer dignement , que moi , desir que j'ai conçu par la lecture des Pseaumes : *Tout home entendu* , disoit ce Roi , *psalmodie* ; c'est ainsi qu'il parle au Pseaume XLVII. & au L. *Dieu dit lui-même celui qui me sacrifie loüange me glorifie*. Hé ! quel plus noble , plus grand & plus juste motif peut animer une créature raisonnable , que celui de loüer l'Auteur de tout bien. Heureux , qui peut s'en aquiter come il faut ! Certes la bonté de Dieu a déjà répandu dans l'exécution de ce dessein , une récompense bien agréable. Au reste rapellés vous , *Monsieur* ; que ce n'est point le Cigne Mantouan qui chante , mais un Soldat qui parle & qui , ainsi que le disoit un Grand , *a plutôt desiré de bien faire , que de bien dire* : Si le contraire est arrivé , c'est que sans le secours de la grace , tous nos projets s'en vont en fumée.

J'ai l'honneur d'être avec respect

MONSIEUR,

Vôtre &c.

Neuchâtel.

GAUDOT , *Capitaine en Hollande*.



O D E.

Tirée du Psaume CIV.

POUR louer Dieu, mon Ame, élevés vos pensées,
 En portant vos regards surtout cet Univers !
 Assemblés tous vos foins, & qu'étant bien tracées,
 Vous puissiez en chanter les miracles divers.
 Bénissés le Seigneur, exaltés sa clémence ;
 Grand Dieu ceint de splendeur & magnificence,
 Ta Majesté fait d'étonnement nos yeux :
 Come d'un vêtement, paré de ta lumière,
 C'est en toi seul qu'on voit la grandeur toute
 entière
 Dont tu dones l'idée en dévoilant les Cieux.

Tu dis, & dans l'instant les eaux emmoncelées,
 Te forment un Palais éclatant en beauté :
 Et fitôt que tu veux, les nues ébranlées,
 Volent pour te porter avec légèreté :
 Tu fais, quand tu le veux, des messagers fidèles,
 Des Vents actifs & prompts, qui d'éploïant leurs
 ailes,
 Portent dans l'Univers tes ordres absolus,
 Et des feux dévorans, tu formes tes Ministres
 Exécuteurs actifs des vengeances sinistres,
 Que la justice ordonne & qui sont résolus.

Tu fis jadis la terre & son antique baze,
 Doit être inébranlable à perpétuité :

L'abime la couvrit de ses eaux & de vase
 Et la priva longtems de sa fécondité.
 L'eau, qui couvrit les monts de ses flots en furie,
 Engloutit à l'instant la plus vaste prairie ;
 Mais dès que ta menace eut fait ouïr ta voix,
 Saisie d'épouvante aux coups de ton tonnerre ,
 Elle fut s'écouler au centre de la terre
 Et resta dans le goufre en redoutant tes loix.

Les monts , pour t'obéir aussitôt s'exaucèrent,
 En laissant aux valons prendre un emplacement,
 Qui , par les mêmes loix à leur tour s'abaissèrent
 Et choisirent un lieu par ton comandement.
 Les eaux ne pourront plus revenir sur la terre ;
 Ta bonté dans leur lit pour jamais les resserre ,
 Et toujours attentif au bonheur des humains ,
 Tu diriges leur cours au travers des montagnes ,
 Pour venir , en coulant , enrichir nos campagnes
 De biens & de plaisirs innocens & certains.

Dans un pouvoir restreint leurs bienfaits sont
 sensibles :

En étanchant la soif de tous les animaux ,
 Ceux qui sont dans les bois par des chaleurs nuisibles ,
 Vont chercher leur secours pour arrêter leurs maux.
 Les Oiseaux sur leurs bords par un tendre ramage
 Semblent , pour tes faveurs , t'offrir leur humble
 hommage
 Dans le concert qu'ils font , placés dans des rameaux.

L'eau, qui nous vient des Cieux avec grande abondance

Fait ressentir aux monts la plus douce influence,
Et tes dons aux mortels, semblent toujours nouveaux.

Tu fais par elle aussi croître dans la prairie,
L'herbe qui doit servir à nourrir le bétail;
Elle grossit le blé nécessaire à la vie,
Dont l'homme se soutient pour fournir au travail.
Tu joins à ces bienfaits cette liqueur brillante,
Qui dissipe chez lui la tristesse acablante,
Lorsqu'il fait pratiquer la moderation.
Tu prends même le soin d'embêler sa personne,
Et l'huile est un présent que ta bonté lui donne,
Qui retarde du tems la triste impression.

Ta main dans ses effets toujours sage & puissante,
Vient montrer à nos yeux ton infini pouvoir.
Le Cèdre du Liban, qu'avec soin elle plante,
Foible au commencement, jusqu'au loin se fait voir.
Ses rameaux abondans forment un sûr azile
A différens oiseaux, & ce secours facile
Leur fournit le moyen de prolonger leurs jours:
Son branchage puissant garantit leur foiblesse
Contre les accidens fatals à leur espèce,
Et tes soins infinis leur en font un secours.

Les monts, dont la hauteur élève aux cieux la
tête,
Qui semblent à l'aspect être des lieux déserts,

Des daims & des chamois forment une retraite,
 Et tu pourvois à tout dans ce vaste Univers.
 Le lapin terre au pié & dans cette garenne,
 Il a sa nourriture abondante & sans peine.
 Il n'appréhende point l'horreur d'être afamé;
 Et son unique soin consiste à se défendre
 Du perfide lacet, qu'un chasseur lui vient tendre,
 Et que contre ses jours l'avarice a formé.

A ta voix parut l'un & l'autre luminaire;
 La lune voit son cours & marque la saison,
 Et le Flambeau des Cieux, qui longtems nous éclaire,
 Sait aussi le moment de quitter l'horison.
 Enfin après le jour tu fais dans la nature,
 Succéder à son tour l'ombre la plus obscure,
 Tems où les animaux, qui sont de crainte épris,
 Vont dans les lieux déserts pour chercher leur
 pature :

Et tu leur fais trouver la route la plus sûre,
 Qui bannit la faïeur qu'ils ont d'être surpris.

Alors le lionceau rugit après la proie,
 Et demande au Dieu fort le secours qu'il atend.
 Dès que le jour paroît il cherche une autre voie,
 Et cède à la clarté dès qu'elle le surprend.
 L'home à son tour se montre & retourne à l'ouvrage,
 Comptant sur ta faveur dont il reçoit le gage
 Par le retour heureux du jour dont il jouit.
 Ta bonté, qui pour lui sans cesse s'intéresse,
 L'aide dans ses travaux & souvent le redresse,
 Sans quoi tout son espoir soudain s'évanouit.

O Dieu plein de bonté que tes Oeuvres sont
belles !

Que le nombre en est grand & qu'il frappe nos yeux !
He ! qui pourra louer tes faveurs immortelles ?
L'éloge ne s'en fait bien dignement qu'aux Cieux.
Tout ce que tu formas est fait avec sagesse ;
Tu répands sur la terre en tout tems ta richesse,
L'Univers qui te craint doit t'aimer encor plus.
Tout ce que l'homme fait d'ailleurs est inutile ;
Ton Amour est le bien , qui peut seul être utile
Et tous les autres sont & seront superflus.

C'est toi qui fis la mer ainsi que son enceinte ,
Pour y placer un nombre infini d'animaux.
L'abîme ne sauroit porter aucune atteinte
Aux bornes que ta main a placé pour les eaux.
C'est là qu'on voit courir l'homme dans un navire ,
Et mépriser ses jours (pour un gain qui l'atire)
Qu'il devoit employer au soin de te servir.
Heureux s'il eut connu que toutes les richesses,
Étant uniquement l'effet de tes largesses,
Ce n'est que de toi seul qu'on peut les obtenir.

Tu fis naître dans l'eau cet animal terrible ,
Le Leviathan fait pour en être le Roi.
Ta main l'a revêtu d'une force invincible ,
Et ses regards affreux portent par tout l'éfroi.
Dans l'excès de fureur , il fait blanchir le goufre :
Tout cède devant lui sans que jamais il souffre
Rien de tout ce qui fait contre lui quelque effort.
De mille traits lancés aucun ne l'intimide :

A tous

A tous ses énemis il paroît intrépide
Il en fait triompher par leur fuite ou leur mort!

Tous les êtres créés fondent sur ta clémence
Et comptent sur toi seul pour avoir de l'appui :
Ta main s'ouvre, & soudain ils trouvent l'abondance,
Qui termine les maux, qui cause leur ennui ;
Mais si tôt qu'à leurs yeux tu veux cacher ta face,
Privés dès cet instant des douceurs de ta grace,
Un trouble épouvantable attaque tous leurs sens ;
Et lorsque tu suspens le souffle de leur vie
L'angoisse qui survient de la mort est suivie,
Qui conduit au tombeau leurs desirs impuissans.

Mais sitôt que tu veux les tirer de la poudre
En leur communiquant de nouveau ton Esprit,
Ces corps, qu'un peu de tems a pu faire dissoudre
Bravent par ton secours, la mort qui les surprit.
Ranimée par tes mains la terre renouvelle ;
Tu la montres aux yeux plus brillante & plus belle ;
Mais tu peux en courroux, d'un regard seulement,
Répandre la fraïeur de laquelle elle tremble ;
Les monts épouvantés paroissent tous ensemble
Se fondre & s'abimer jusques au fondement.

Que la Gloire de Dieu demeure inaltérable !
Que jamais rien ne puisse ofusquer sa splendeur !
Qu'en ses Oeuvres il ait un objet agréable,
Dont l'effet nous procure à jamais sa faveur.
Moi je veux célébrer sa louange immortelle,
Et dans l'éternité, conduit par un saint zèle,

Je veux psalmodier au Seigneur chaque jour.
 Heureux ! Si mes efforts à publier sa gloire ,
 Méritent de trouver place dans sa mémoire ,
 Et me font obtenir l'effet de son amour.

Que les pécheurs touchés de sa grande clémence,
 Renoncent à l'horreur de leurs égaremens ,
 Et devenus l'objet de sa douceur immense
 Qu'ils soient à couverts de tous ses jugemens.
 Bénissés Dieu mon ame & loués le sans cesse ,
 Qu'un si parfait dessein vainque vôtre foiblesse ;
 Et formés un concert juste & continuel !
 Qu'en écoutant ma voix chaque humain fasse en-
 tendre ,
 Pénétré des faveurs qu'il nous permet d'attendre,
Loué soit à jamais le nom de l'Eternel.



ODE SUR LA GUERRE.

C'EST trop long-tems, au gré d'un tranquille
 délire ,
 Consacrer au plaisir les accens de ma Lire ;
 Qu'elle ne forme plus que des sons de douleur !
 Loin de moi , doux transports d'une joie innocente,
 La seule humanité flétrie & gémissante
 Doit pénétrer mon cœur.

Quoi ! les noires fureurs d'une Guerre cruelle ,
 La désolation qu'elle entraîne après elle
 Du cœur le plus féroce arrache des soupirs ;
 MARS couvre de mourans la terre ensanglantée ,
 Et ma voix forceroit l'oreille épouvantée
 A s'ouvrir aux plaisirs !

Eh ! qui pourroit tracer de riantes images !
 Qui pourroit, du noir stix cotoïant les rivages ,
 Par des chants de triomphe insulter aux humains ?
 Ah ! jusqu'à cet excès si j'étois insensible ,
 Ma lire à mes desirs resteroit inflexible
 Et fuiroit de mes mains.

Plus rapides encor que ces eaux écumantes
 Qui changent nos fillons en vagues menaçantes ,
 Les maux les plus cruels se répandent sur nous :
 Et débiles jouets d'impétueux orages
 Nous cherchons vainement un port ou des rivages
 Pour braver leur courroux.

Au sein de ces Etats , dont l'Europe est si fière ,
 On a vû s'élever une jeunesse altière ,
 Dont l'ardeur nous flatoit d'un généreux effor :
 Bientôt du champ de Mars la barrière est ouverte ,
 Et ces braves Guerriers , dont la plaine est couverte
 Sont en proie à la mort.

Vous dont le bras armé du glaive de la guerre ,
 Enchaîne sous vos pas les destins de la terre ;
 Qu'elle aveugle fureur préside à vos projets ?
 Princes , l'humanité vous crie, épouvantée ,

Rougissez de jouir d'une gloire achetée
Du sang de vos fujets.

Eh quoi ! n'aviez vous plus de bienfaits à répandre ,
De monstres à dompter, de justes à défendre ;
A changer en Jardins tant d'humides Marais ?
Là , des sauvages champs le fein vaste & fertile ,
Gémit d'être opressé sous la masse inutile
Des plus sombres forêts.

L'Inocence livrée au ravisseur barbare ,
L'Orphelin dans les réts de l'Orphelin avaré ;
Des Peuples expirans la lamentable voix :
Tout doit vous arracher aux fureurs de BELLONE.
Quittés le char sanglant & venez sur le trône
Rendre le glaive aux Loix.

Ces noms chers & sacrés , de Bienfaiteur , de Père ,
De Héros Citoyens l'ornement de la terre ,
Nuiroient-ils à l'éclat dont vous êtes si vains !
O farouches Guerriers alterés de nos larmes ,
Placez vous la grandeur dans le fein des allarmes,
Dans l'éfroi des humains ?

Sous ces Climats brulans que déferte l'Aurore ,
Le Voyageur pressé du feu qui le dévore ,
Desire une onde pure avec moins de ferveur ,
Que l'Europe tremblante & dans le sang plongée ,
Ne desire une Paix & proscrite & vengée
Des mains de la fureur.

Présent qu'empoisonat la colère céleste ,
Fatale Ambition , dont le soufle funeste

Du Temple de JANUS fait sortir le trépas ;
 Enchainant les vertus à ton char homicide ,
 Lorsque ton œil respire une bonté perfide ,
 MEGERE meut ton bras.

Que tes forfaits heureux embélistent l'histoire ;
 Le seul mépris du sage anéantit sa gloire :
 L'humanité proscriit tes triomphes cruels.
 Mais heureux les climats , où tu te fais conoitre
 En aprenant aux Rois coment ils doivent l'être ,
 Pour le bien des Mortels.

Vous Héros admirés du Vulgaire stupide,
 L'éfroi vous acompagne & la fureur vo us guide ,
 Et vous semblez vous faire un jeu de nos douleurs !
 Dieux ! portant le couteau dans le sein de ses freres
 Coment peut-on trouver des plaisirs mercenaires
 Dans le sang & les pleurs ?

PALLAS quitte le casque & ta lance terrible ;
 Réviens orner nos champs de l'Olivier paisible :
 Aux biens dont tu nous combles ajoute encor la Paix.
 Quels plaisirs ! quels transports ! excita son aurore !
 Quels chants audacieux ! quels acords vont éclore
 De ses nouveaux bienfaits !



E N I G M E.

Tu vas me deviner sans faire un grand effort.
 Je sers assidûment une blanche maitresse ,

Malgré moi , quelquefois , je lui done la mort
 Sans en être puni : C'est un défaut d'adresse
 De quiconque est mon conducteur.

Il n'entre dans mon corps que noirceur, que misère,
 Et bien que je sois sans lüeur ,
 Je fais renaître la lumière.

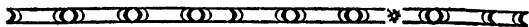


L O G O G R I P H E.

J e nais dans des climats , où toujours radieux ,
 L'Astre du jour se plait à prodiguer ses feux.
 Six lettres font mon nom : Otés les deux premières,
 Dérangés ce qui suit , sans toucher aux dernières ,
 Je renferme un précepte utile aux Matelots.
 N'aïant plus que cinq piés , je soulève les flots ;
 Dans quatre , on trouve un mal qui se guérit dans
 l'onde.

Ma tête est un métal recherché dans le monde.
 Le reste de mon corps n'est qu'éclat & splendeur.
 Enfin , pour terminer tous ces rapports , Lecteur ,
 Joins ma tête à mes piés , il va naitre une plante ,
 Qui nourrit l'animal & que la terre enfante.

Le mot de l'Enigme du Mois dernier est l'ARC
 EN CIEL. Celui du Logogriphe est MISANTROPE.
 L'on y trouve *Aon* , *Air* , *Moïse* , *Minos* , *Saron* ,
Mera , *Nisa* , *Metina* , *Nais* , *Peon* , *Trape* , *Me-*
rior , *Tison* , *Raison* , *Roi* , *Main* , *Jason* , *Ti-*
sane , *Mitre* , *Mestor* , *Tems* , *Nez* , *Mais*.



A V I S.

M. NEUHAUS fils à *Biemme* annonce la 18me. Loterie de la Ville de *Dortmond*, consistant en un fond de 480 mille florins courant de Hollande. Cette Loterie est de 20 mille Billets & 26030. Prix & Primes partagés en 4. Classes. Le Tirage de la Ire se fera suivant le Plan, le 9. Mars prochain. Un Billet entier pour toutes les Classes coutera 24 florins d'Hollande à 60. crutz, & pour un demi-Billet la moitié. On peut païer de Classe en Classe, avec cet avantage, qu'on païera la moitié de la mise de chaque Classe comptant, & l'on jouïra du crédit de l'autre moitié, jusqu'après le Tirage de chaque Classe. Le Plan donera de plus amples lumières.

Le même M. NEUHAUS se chargera aussi du débit des Billets de deux Loteries, savoir de la 6me. de *Bartenstein* sous N^o. 1. Et de-là 7. de la Ville de *Sindringen* sous N^o. 2. que S. A. S. le Prince de HOHENLOHE WALDENBOURG BARTENSTEIN, Prince du St. Empire &c a érigées & autorisées, en faveur des Pauvres, pour leur être distribués, sans distinction de Religion & de País. Chacune de ces Loteries est de 4. Classes & la Mise d'un Billet de N^o. 1. est de fl. 12. & de N^o. 2. de fl. 6. argent d'Empire à 60. crutz : Le Louis neuf à 11. florins, l'Ecu neuf à 2. fl. 45. crutz, le Ducat de poids à 5. fl. On peut païer Classe par Classe. Chacune de ces Loteries est de 20 mille Billets, desquels à peu près la moitié sont des Prix ou des Lots. Le Capital de N^o. 1 est de 200. mille Gouldes, & de N^o. 2. de 100 mille Gouldes. Le Tirage de la première Classe se fera suivant le Plan le 5. Janvier & de la seconde

le 8 dit 1761. Les Plans qu'on peut avoir chez M. NEUHAUS en Langue Allemande & Françoisé, en Livres & sols de France, donneront aux Amateurs tous les éclaircissemens nécessaires. M. NEUHAUS prie de lui afranchir les Lettres & les Argens, pour toutes les 3. Loteries mentionées.



T A B L E.

S econde Lettre d'un Protestant, emplette dans la mission, pour convertir les Juifs.	211
Suite des pensées d'un Solitaire.	221
Suite des Réflexions du Misantrope.	241
Essai sur la Question proposée le mois dernier : Quel est le plus glorieux ou de vaincre son ennemi par la vertu, ou de se vaincre soi même.	259
Lettre à Melle. D. M. sur les causes de l'inconstance humaine.	264
Nouvelles Académiques.	276
Seconde Lettre sur la mort d'Abel.	279
Lettre à l'Auteur de l'idée du Poème de la Mort d'Abel.	282
Apologie des Journaux.	286
A M. P. sur la seconde Réponse à Mad. L.	293
Lettre à M. Petitpierre, l'Ainé, Pasteur à Neuchâtel.	297
Ode sur le Pseaume CIV.	300
Ode sur la Guerre	306
Enigme.	309
Logogriphe.	310
Avis.	311